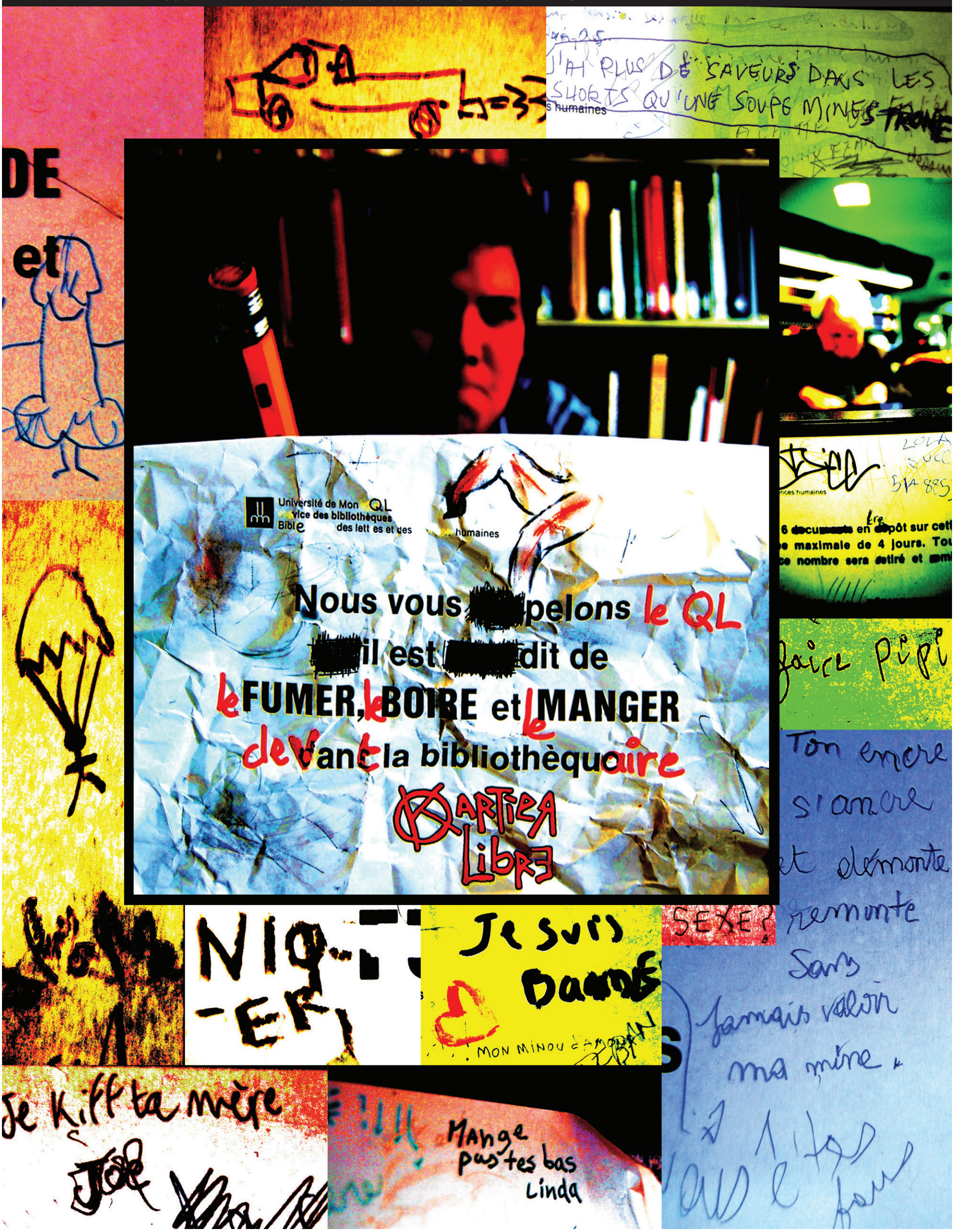
QUARTIER L!BRE

Vol. 17 • numéro 16
14 avril 2010
www.quartierlibre.ca

LE JOURNAL INDÉPENDANT DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL



Retour sur l'article « Le CA fuit »

paru dans le *Quartier Libre* vol. 17 no 15 du 31 mars 2010

DROIT DE RÉPLIQUE

Dans la dernière édition du *Quartier Libre*, soit celle du 31 mars 2010, l'article « Le CA fuit » mentionnait des propos tenus par Nicolas Descroix, secrétaire général sortant de la FAÉCUM, comme quoi un administrateur de la FAÉCUM aurait brisé le huis clos du conseil d'administration au cours de l'année 2009-2010.

N'ayant pas été réélu, le précédent article relate ce fait aux côtés des déclarations de Nicolas Descroix et mentionne mon nom à plusieurs reprises, pouvant laisser croire que je sois l'administrateur fautif. Ce rapprochement est faux et en aucune circonstance, je n'ai eu de contact avec la CADEUL dans les années précédentes. Ma défaite électorale et la rumeur de bris de huis clos au CA sont deux événements sans aucune relation. Mon désir d'aider et d'être loyal au mouvement étudiant de l'Université de Montréal était mon seul motivateur durant mon mandat.

Considérant que ces faits portent préjudices à la FAÉCUM mais aussi la CADEUL, quel était l'intérêt de cette rumeur ? S'agissait-il d'un procès d'intention visant le conseil d'administration de cette année, ou d'une rumeur sans fondement prise un peu trop au sérieux par Nicolas Descroix ?

Étienne P.-Crevier

PRÉCISIONS

À la suite de l'article « Le CA fuit », paru dans la précédente édition du *Quartier Libre*, Étienne P.-Crevier et la direction de la CADEUL (syndicat des étudiants de l'Université de Laval) nous ont fait part de leur mécontentement (voir droit de réplique ci-contre). Nous souhaitons ici éclaircir nos propos et ceux que Nicolas Descroix, secrétaire général sortant de la FAÉCUM, a exprimés au congrès annuel de la fédération étudiante.

Concernant Monsieur P.-Crevier, rien ne prouve qu'il est l'auteur des fuites du CA de la FAÉCUM, comme le rapporte l'article. Nous l'avons nommé dans l'article parce qu'il nous a déclaré déplorer que les associations étudiantes aient pu le pénaliser au vote en croyant qu'il était l'auteur de la fuite (voir sa citation dans l'article).

Quant à la CADEUL, Nicolas Descroix souhaite préciser qu'il n'accuse pas l'organisation d'avoir propagé de fausses rumeurs : *« La rumeur a circulé au sein des associations étudiantes de la CADEUL, mais en aucun cas l'exécutif de la CADEUL n'a répandu cette rumeur. »* Il précise que ses propos lors du congrès ont peut-être été mal interprétés ou mal exprimés de sa part, mais qu'il n'était pas dans ses intensions de faire de reproches à la CADEUL : *« C'était un exemple pour illustrer un problème que nous avons vécu cette année au sein du Conseil d'administration, soit des fuites. »*

C.T.

13,3"
Macbook
2.26 GHz Intel Core 2 Duo
2 Go de mémoire
Disque dur de 250 Go
NVIDIA GeForce 9400M
PRIX ÉTUDIANT
999
32$/mois[1]
MacBook Pro
Monocorps en aluminium
2.4 GHz Intel Core 2 Duo
4 Go de mémoire
Disque dur de 250 Go
NVIDIA GeForce 320M
Autonomie de batterie de 10h
13,3"
NOUVEAU
1149
37$/mois[1]
Souris Magic Mouse
69
iWork '09
Votre suite de logiciel bureautique pour Mac.
69
8 Go
iPod Touch
Contient jusqu'à 1750 chansons ou 10 heures de vidéo.
207,99
Accord D Desjardins
Magasin campus agréé
micro Boutique
514.270.4477
microboutique.ca/education
Micro 2200
Pavillon Jean-Brillant (B-2200)
Côtes-des-Neiges
Certaines conditions s'appliquent, détails en magasin. Photos à titre indicatif. Un (1) item par promotion par client. Quantités limitées, prix sujet à changement sans préavis.
1.Financement 36 mois disponible, 0$ comptant, 0$ résiduel, taxes en sus, taux de 8,9%, détails en magasin.

QUARTIER L!BRE

RÉDACTRICE EN CHEF
Constance Tabary
redac@quartierlibre.ca

CHEFS DE PUPITRE

CAMPUS :
Charles Lecavalier
campus@quartierlibre.ca

SOCIÉTÉ/MONDE
Sophie Renauldon
societemonde@quartierlibre.ca

CULTURE
Jean-Pascal de La France
culture@quartierlibre.ca

PHOTOMONTAGE DE LA UNE
Graffitis de la BLSH
Photos : Constance Tabary
Montage : Alexandre Paul Samak

ILLUSTRATEUR
Alexandre Paul Samak

JOURNALISTES
Alexandre Belkowski,
Christine Berger, Charlotte Biron,
André Dalencour,
Leslie Doumerc, Bob Dylan,
Jean-Simon Fabien,
Arthur Lacomme, Ariane Lelarge
Emiroglou, Samuel Mercier,
Cynthia Moreau,
Vincent Riendeau,
Alexandre Paul Samak,
Lee Anne Vincent O'Connor

CORRECTEURS
Nicolas Coutlée,
Catherine Depelteau

INFOGRAPHIE
Alexandre Vanasse
info@zirval.com

PUBLICITÉ
Accès-Média (514-524-1182)
www.accesmedia.com

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Marie Roncari
directeur@quartierlibre.ca

ADJOINT COMPTABLE
Michael Nguyen Le

IMPRESSION & DISTRIBUTION
Hebdo-Litho

POUR NOUS JOINDRE
Tél. : 514-343-7630
Courriel : info@quartierlibre.ca
Site Web : www.quartierlibre.ca

Quartier Libre est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par *Les Publications du Quartier Libre*, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993. Bimensuel, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs. Son tirage est de 6 000 copies.

Nos bureaux sont situés au :
3200, rue Jean-Brillant
(Local B-1274-6)
C.P. 6128, succ. Centre-Ville,
Montréal (Québec) H3T 1N8

Quartier Libre est membre de la Presse universitaire canadienne (PUC/CUP)

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1198-9416

Tout texte publié dans *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

PROCHAINE PARUTION
septembre 2010

PROCHAINE TOMBÉE
août 2010

ÉDITO

Bon vent

Il y a 16 numéros de cela, je vous promettais quelques touches d'humour et de régression dans les pages du *Quartier Libre*. J'ai rempli mon contrat. Ce n'était pas ma seule volonté et je sentais qu'on en avait l'envie, l'énergie. Je dois l'admettre, cela m'est aussi apparu comme nécessaire à ma survie. Ça nous a pris du temps pour nous décoincer. Au début, c'était une allusion par ici, une familiarité par là. Nous ricanions et transgressions peu, nous avions trop peur de décevoir, d'aller trop loin, de perdre nos standards.

Jeunes puceaux de l'impudence journalistique, notre élan a grandi d'un coup. Ce journal que tu tiens dans tes mains, lecteur chéri, est rempli d'extravagances et de drôleries. Pas de chichi, nous vous livrons tout ce qu'il y a en dedans en faisant fi des règles. Nous t'exposons notre flanc. Aux vues de ce que nos prédécesseurs ont osé avant nous, lecteur averti, tu trouveras nos efforts bien futiles. Mais sache que notre cheminement n'a pas été sans encombre. Qui sommes-nous pour mettre nos idées de l'avant ? Nous nous sommes encouragés les uns les autres dans un cercle vertueux de libération de notre expression – je n'en démordrai pas. Les discussions allaient bon train, ainsi que les inévitables blagues puériles et répétitives. Mais les discordes et les confrontations itou. C'en était épuisant. Parfois nous roulions en boucle, ne sachant comment sortir de nos rôles d'opposition. Mais au final, nous nous serrions les coudes pour mener la cause à bien. Je doute de tout, sauf de notre constante remise en question qui visait à nous dépasser, à aller au fond des choses.

Nous n'avons pas fini notre route, mais déjà, des remerciements s'imposent. Je ne dis pas ça par obligation. Si vous avez lu le journal cette année, vous savez que j'adore aller contre la bienséance, juste pour le plaisir. Non, je le dis comme je le pense : merci à tous les étudiants qui n'ont pas retiré leur cotisation de 1,50 $ par session au journal indépendant de l'Université de Montréal. Vous contribuez à l'émancipation des jeunes journalistes. Je n'essaierai pas de prouver ici leur utilité sociale, nous sommes bien dans une université, l'expression de la vie par écrit va de soi. En passant, ceci est VOTRE journal, sentez-vous libre de le critiquer, d'y participer (il y a plus d'une façon de le faire, demandez-moi : redac@quartierlibre.ca), de le lire et tout ça à la fois. Venez visiter le local si vous êtes curieux, pas trop tôt le matin si vous voulez voir quelqu'un.

Tenez, je vais vous le décrire un peu, ce journal. Dans ce local sans fenêtre du 3200 rue Jean-Brillant, éclairé par des néons et obstrué par un pylône de béton, vit une faune joviale. Aux premiers jours, ses habitants observent, timides. Ils se révèlent très vite être des loups en habit de mouton ! Car aussitôt qu'on leur donne quelques caresses, leur duvet cotonneux reste dans la main. Je l'agite avec dégoût pour m'en débarrasser. Il tombe à terre. Et là, je lève les yeux : leur poil s'est mué en pelage fougueux et hirsute. C'est pas toujours beau à voir, mais on s'y fait. Affamés d'actualité, de mots d'esprit, de blagues franchement poches, de jeux littéraires, ce sont les insatiables que l'on aime. Je ne peux décemment pas vous décrire tous les personnages qui sévissent au journal, alors je n'en décrirai aucun. C'est donc à vous de les découvrir, de les encourager, de les critiquer sauvagement pour prendre leur place.

Sur ce, je tire ma révérence en remerciant mille fois l'équipe qui m'a supportée et sans qui je ne peux imaginer le chemin parcouru : Alexandre Vanasse, le meilleur graphiste au monde !, Sophie Renauldon, la magnifique et magnanime qui a toffé toute l'année à mes côtés, Jean-Pascal De La France qui nous a insufflé une énergie décapante, Charles Lecavalier, à qui je n'ai juste pas envie de faire de compliment pour le niaiser, pis *fuck*, je l'ai dit que je pouvais pas décrire tout le monde, comment est-ce que je vais m'en sortir maintenant ? On est quand même une cinquantaine d'énergumènes à travailler ici. Ah oui ! Les petits points…

Maintenant, place à la relève : Marie Roncari, l'indomptable directrice générale et la pimpante et pétillante Leslie Doumerc, qui me remplace comme rédactrice en chef, prennent sous leurs ailes Charles qui reste à la section campus, que grand bien lui fasse, ainsi que la très prometteuse Christine Berger et l'inconnu, mais déjà légendaire Patrick Bellerose. Enfin et au grand désespoir de beaucoup, mais pas de moi, l'illustrateur Alexandre Paul Samak reste lui aussi, comme de nombreux et valeureux collaborateurs.

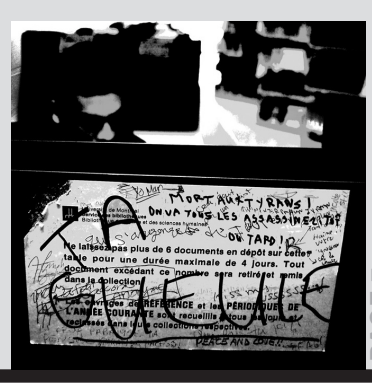
L'équipe du *Quartier Libre* vous souhaite un merveilleux été et revient en version papier début septembre. ✻

Bon vent !

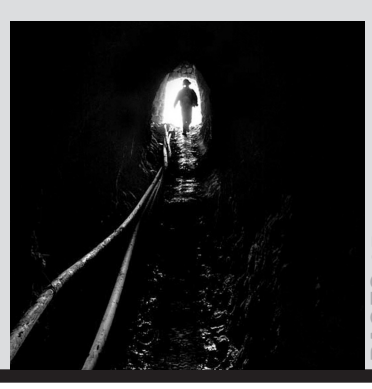
CONSTANCE TABARY

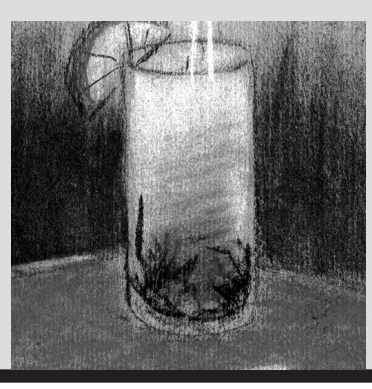
SOMMAIRE

CAMPUS • Le budget provincial décortiqué p. 4 • Le conseil permanent de la jeunesse zigouillé p. 4 • Jean-Simon prend une pleine page p. 5 • Dossier : vivre à l'UdeM p. 6 • Grossièretés à la BLSH p. 7 • Ross, nouveau Secrétaire général de la FAÉCUM p. 8 • Il est à qui, hein, le caca ? p. 9 • Billet sur la grève p. 9 • **SOCIÉTÉ** • Lettre : Montréal, je t'aime p. 12 • Enquête : À la recherche des sectes gaies p. 13 • Mélodie : Son et lumière urbanistique p. 14 • Travail au noir : Esclaves modernes p. 15 • **MONDE** • Reportage : Les favelas de Rio p. 16 • Revue de presse internationale p. 17 • **CULTURE** • La convalescence libératrice p. 18 • L'incertitude résolue p. 19 • La vie racontée p. 20 • Le corps périssable p. 20 • La réalité rêvée p. 21 • Les formes oubliées p. 21 • Les étoiles bavardes p. 22 • Les impressions éclairées p. 23 • Se promènent sans ombre p. 23



PAGE 7


PAGES 15


PAGE 18

• Charest sape la jeunesse •

Abolition du Conseil permanent de la jeunesse

Le dernier budget provincial a été un véritable moteur à controverses. Dans le domaine de l'éducation, stupeur : le Conseil permanent de la jeunesse (CPJ) y a appris, à son grand étonnement, son abolition future.

Le 30 mars dernier, le gouvernement provincial du Québec a annoncé dans son plan budgétaire 2010-2011 qu'il allait abolir 28 organismes, fonds et sociétés dont il avait la charge. Parmi ceux-ci, le Conseil permanent de la jeunesse, dont le mandat était *« de conseiller le gouvernement du Québec sur toute question relative à la jeunesse. »* Il veillait également à *« promouvoir et à défendre les intérêts des jeunes »*, selon un communiqué du Conseil.

Étonnement et indignation

La décision n'a pas manqué d'étonner plusieurs organismes au Québec, à commencer par le CPJ lui-même, qui a appris la nouvelle le jour même sur Internet. Selon le Conseil, *« l'abolition est davantage d'ordre politique que purement économique »*. Geneviève Dallaire, présidente du Conseil, s'explique : *« nous sommes les chiens de garde du gouvernement, pas étonnant qu'ils veulent nous faire taire* [sic] *»*. Le Conseil agit selon ses propres dires en tant que conseiller *« indépendant et non-partisan »* auprès du gouvernement.

Pour Alexandre Thériault-Marois, président du Comité national des jeunes du Parti québécois, cette abolition impromptue montre que *« les recommandations du CPJ n'étaient pas prises au sérieux, et que le Conseil, et donc la jeunesse en général, ne faisaient pas partie des priorités du plan d'action libéral »*. De son coté, le représentant de la Commission jeunesse du Parti libéral du Québec, Julien Gagnon, pense que « le ministère a vu une sorte de dédoublement de structure entre le CPJ et les autres organismes gouvernementaux de jeunesse ». Toujours selon ce dernier, « ces autres organismes sont aussi à même de recommander le ministère sur les différents enjeux qui touchent les jeunes. »

Réponse du gouvernement québécois

Le gouvernement Charest s'est justifié sur ses choix politiques en parlant de gain d'efficacité. Dans une entrevue accordée au *Soleil*, la présidente du Conseil du trésor au gouvernement québécois, Monique Gagnon-Tremblay expliquait : *« ce que je sais, c'est que cette trentaine d'organismes ou de fonds spécialisés ne produira pas de rapport annuel l'an prochain. »* Il faut dire que parmi la trentaine d'organismes abolis par le nouveau plan budgétaire, certains n'avaient en effet plus vraiment de raison d'être. Par exemple, le Fonds de l'industrie des courses de chevaux.

Les missions et objectifs du CPJ et des autres organismes seront aussi relégués à différents ministères. Alexandre Thériault-Marois déplore cette idée : *« même si on réaffecte les objectifs de ce Conseil sur des ministères, le travail effectué ne sera jamais aussi poussé que dans un Conseil à part entière »*. Le Conseil permanent de la jeunesse publiait notamment de nombreuses études sur la jeunesse, ayant pour sujets l'homophobie, la prostitution ou encore l'emploi atypique.

Aujourd'hui, le CPJ refuse son abolition et se bat pour survivre. Une pétition a été mise en ligne, ainsi qu'un groupe Facebook. La « voix des jeunes » ne semble pas encore prête à se taire. ✽

ALEXANDRE BELKOWSKI

ANNONCE SPÉCIALE
ATTENTION:
Étudiants étrangers
RÉDUISEZ VOS FRAIS DE SCOLARITÉ !
Faites une demande dès aujourd'hui pour devenir résident permanent canadien.
Avez-vous un permis d'études?
Voulez-vous devenir résident permanent canadien?
Quelle que soit votre situation, nos professionnels en immigration peuvent vous aider.
Appelez maintenant pour une consultation CONFIDENTIELLE
514 499-8082
Résidence permanente – Parrainage – Investisseurs
Citoyenneté – Réfugiés/humanitaires – Aides familiales
Permis de travail – Permis de séjour étudiants/visiteurs
CAQ, CSQ.
Conseil d'Immigration Canadien
400, rue St-Jacques O., bureau 500, Montréal, H2Y 1S1
www.immigrationcouncil.com

double pizza®
514 343•0•343
5002 QUEEN MARY
10% SUR $ 100 ET PLUS
TOUJOURS 2 POUR 1
1453 VAN HORNE
SPÉCIAUX POUR ÉTUDIANTS
LIVRAISON GRATUITE

CHRONIQUE
BUDGET 2010 DU QUÉBEC

Étudiants multidisciplinaires s'attaquent au budget

La FAÉCUM s'est vu refuser l'entrée au dépôt du budget du Québec. Alors rêvons d'une délégation d'étudiants de l'UdeM, recrutés spécifiquement selon leur champ de compétences. Travail d'équipe pour exercices pratiques.

Enfermé à huis clos plusieurs heures avant l'annonce officielle du budget, l'apprenti journaliste nage parmi le gratin politique et les stars du métier. Il apprend vite les techniques de base d'un Michel C. Auger ou d'un André Pratte pour démystifier le contenu du budget.

Il faut déjà le porter, ledit budget de près de 15 kg. L'étudiant en enseignement de l'éducation physique s'en charge pendant que celui en gestion de l'information numérique s'occupe des deux clés USB. Un troisième en optométrie utilise ses yeux de lynx pour trouver, au milieu des milliers de pages, l'information sur le budget alloué à l'éducation. Environ un quart du budget total ? Ah, merci !

Le finissant en théologie explique le fonctionnement de la nouvelle religion, qui consiste à payer plus de sa poche pour les services fournis par l'État. Hausse de la TVQ, augmentation de la taxe sur l'essence. Celui qui a suivi des cours en architecture du paysage réalise que la pauvreté estudiantine fait partie du décor.

Alors, équilibré ce budget ? Le diplômé en nutrition le compare au repas servi le midi : trop de desserts par rapport aux portions de légumes. Une manière, sans doute, de faire oublier aux convives le goût amer de ce budget qui démontre que les citoyens, diabétiques ou non, paieront en taxes et impôts 5 à 10 fois plus que les entreprises.

Ce n'est pas tout. Seul un remède de cheval administré par un étudiant en médecine vétérinaire soulagera les contribuables. Rien de moins pour faire avaler la pilule nommée *« contribution santé »*, qui atteindra 200 $ par année en 2012.

Côté éducation, les étudiants paieraient 12,5 % des coûts réels, c'est-à-dire moins que les autres Canadiens. Le gouvernement poursuit le dégel, débuté en 2007. Le diplômé en écriture de scénario prévoit déjà l'intrigue dramatique et le dénouement malheureux.

Et à combien s'élèvera la facture ? L'apprenti kinésithérapeute réussit à attraper la ministre Michelle Courchesne. L'étudiant en création littéraire tente de déchiffrer sa langue de bois. En vain, car le mystère persiste autour de la rencontre prévue cet automne avec les partenaires de l'éducation pour déterminer les modalités de la hausse des droits de scolarité, prévue pour septembre 2012.

Pendant ce temps, le finissant en physique constate le pouvoir d'attraction de l'attaché de presse de Force jeunesse sur les micros et les caméras. Un acharnement qui paye. Le président de l'organisme, Jonathan Plamondon, aura pu déclarer au diplômé en gérontologie : *« Prendre la dette du publique et la mettre sur le dos des étudiants, c'est complètement inéquitable. »*

Finalement, l'étudiant en santé mentale a la plus lourde tâche. Après un tel budget, les étudiants auront bien besoin de se faire remonter le moral. En attendant que l'épée de Damoclès de l'endettement ne s'abatte prochainement sur leur tête. ✽

ARTHUR LACOMME

JEAN-SIMON
EXPERT-CONSEIL

Les associations étudiantes, monde parallèle…

Vous ressentez le désir (ou l'obligation) de vous impliquer dans l'exécutif de votre association étudiante ? Vous avez peur qu'un tel investissement compromette vos recherches ? Vous tombez à pic ! Cette semaine, votre expert-conseil enfile son sarrau de sociologue afin d'étudier le phénomène des associations étudiantes.

Question : «*Jean-Simon, je suis étudiant à la maîtrise en littérature comparée. Nous sommes très peu nombreux dans le programme et je sens que mon tour est venu de m'impliquer dans l'association étudiante. Je t'avouerai que si mes collègues ne me mettaient pas autant de pression, je passerais mon tour. Je ressens une peur abyssale à l'idée de tabletter mon mémoire au profit d'un militantisme juvénile. Jean-Simon, aide-moi à peser le pour et le contre d'un poste dans l'asso*». Kristian (avec un K)

Kristian (avec un K), te voilà face à un fâcheux dilemme : délaisser tes études en t'impliquant, ou décevoir tes collègues. Voici des enjeux qui semblent, *a priori*, ne supposer aucun compromis. C'est pourquoi cette semaine je t'assisterai à peser le pour et le contre d'un éventuel poste au sein de l'exécutif de l'association des cycles supérieurs de littérature comparée, en élaborant un *idéal type* exhaustif de ces structures de représentation étudiantes.

Pour : Certains aspects d'une «*position*» dans une association étudiante sont non-négligeables (et excèdent la stricte expérience à intégrer à ton *curriculum vitæ*). Un de ces avantages de premier plan, Kristian (avec un K), c'est que tu disposeras d'un local ! Certes, les locaux des associations sont des lieux pas nécessairement propres et encore moins propices à la concentration, mais reste que tu en auras la clé. Organise donc ton horaire de manière à maximiser tes moments de tranquillité (je te suggère de 3 heures du matin à 11 heures : cette plage horaire étant normalement celle où les militants dorment).

N'oublie pas aussi qu'une association de cycle supérieur est tenue d'organiser quelques évènements d'ordre académique (conférences et colloques, notamment). Ne vois pas dans cette obligation une surcharge de travail. Considère plutôt cette chance comme l'opportunité de présenter une communication tirée de tes recherches et du même coup, de tester ton matériel devant tes pairs. Tu n'auras plus qu'à utiliser ton influence au sein de l'exécutif pour que le thème du panel rejoigne tes intérêts de recherche !

Le dernier point que tu dois considérer concerne la petite caisse. Tu devrais en effet apprendre à gérer « rationnellement » un budget. Estime-toi d'ailleurs chanceux de d'amorcer ta « carrière » de trésorier dans une petite association étudiante. Tu apprendras que pour administrer une fortune comme celle de la FAECUM, il te faudrait une session sabbatique et une équipe d'assistants.

Fait intéressant, Kristian (avec un K), qui dit budget d'association étudiante dit budget alcool (de préférence prononcer les deux « o » : alco-ol). Voici enfin l'occasion rêvée de profiter des cotisations de tes membres pour financer tes états d'ébriété, qui t'aideront à apaiser ton stress face à tes échéanciers. Tu vois, une implication peut avoir de bons côtés.

Contre : Évidemment, Kristian (avec un K), une implication dans une association étudiante comprend une certaine part de responsabilité. C'est pourquoi tu ne pourras pas, semaine après semaine, boire avec le club sélect des « amis de l'exécutif ». Je serais embêté, Kristian (avec un K) que mes conseils te fassent sombrer dans l'alcoolisme. Il te revient donc de te responsabiliser face à ce mal typiquement étudiant. Tu crois que j'exagère ? Franchement Kristian (avec un K), c'est bien connu : les associations étudiantes des cycles supérieurs ont un rapport trouble avec la bouteille. Ce constat est notamment confirmé par la plus récente étude de Mathieu BOCK-Coté, ce dernier avançant que malgré son patronyme, il est le seul étudiant des cycles supérieurs qui soit vertueux dans sa tempérance. Tu n'es toujours pas convaincu ? T'es-tu déjà demandé Kristian (avec un K) pourquoi les 5 à 7 ne sont pas organisés dans des salons de thé. Ou pourquoi encore les soirées vins et fromages ne sont pas transformées en matinée « impressionnisme et pâte à modeler ». La vraie question, Kristian (avec un K), c'est sauras-tu résister à la tentation lorsque, bien installé dans le local de l'asso pour rédiger, tu verras entassées à tes côtés, les bouteilles restantes de la dernière soirée ?

Un autre argument, prouvant la difficulté à concilier implication et rédaction, concerne l'agenda militant des associations étudiantes. Crois-tu avoir les nerfs assez solides, Kristian (avec un K), pour transformer les revendications de tes membres en coups fumants dirigés contre la « marchandisation de l'éducation », la « rationalisation de la banque universelle de cours » ou encore, contre le « gnome ministre des Finances » ? Te penses-tu suffisamment compétent pour t'imposer dans le jeu sous-terrain des affiliations associatives ? La FEUQ, l'ASSÉ ou encore la TaCEQ, quel camp choisiras-tu ? Te sens-tu prêt à prendre position dans cet éternel débat et à te faire critiquer de toutes parts, car tel est véritablement l'enjeu ? C'est un pensez-y-bien.

Rappelle-toi aussi que le monde des associations en est un de promiscuité. N'idéalise pas les discussions que tu auras avec tes collègues sur de grandes questions sociales. En fait, tu risques d'avoir plutôt à te mouiller dans des histoires d'amourettes militantes plutôt que de repenser avec optimisme le modèle québécois. Tous ces éléments te demanderont beaucoup d'investissement et t'éloigneront de tes recherches.

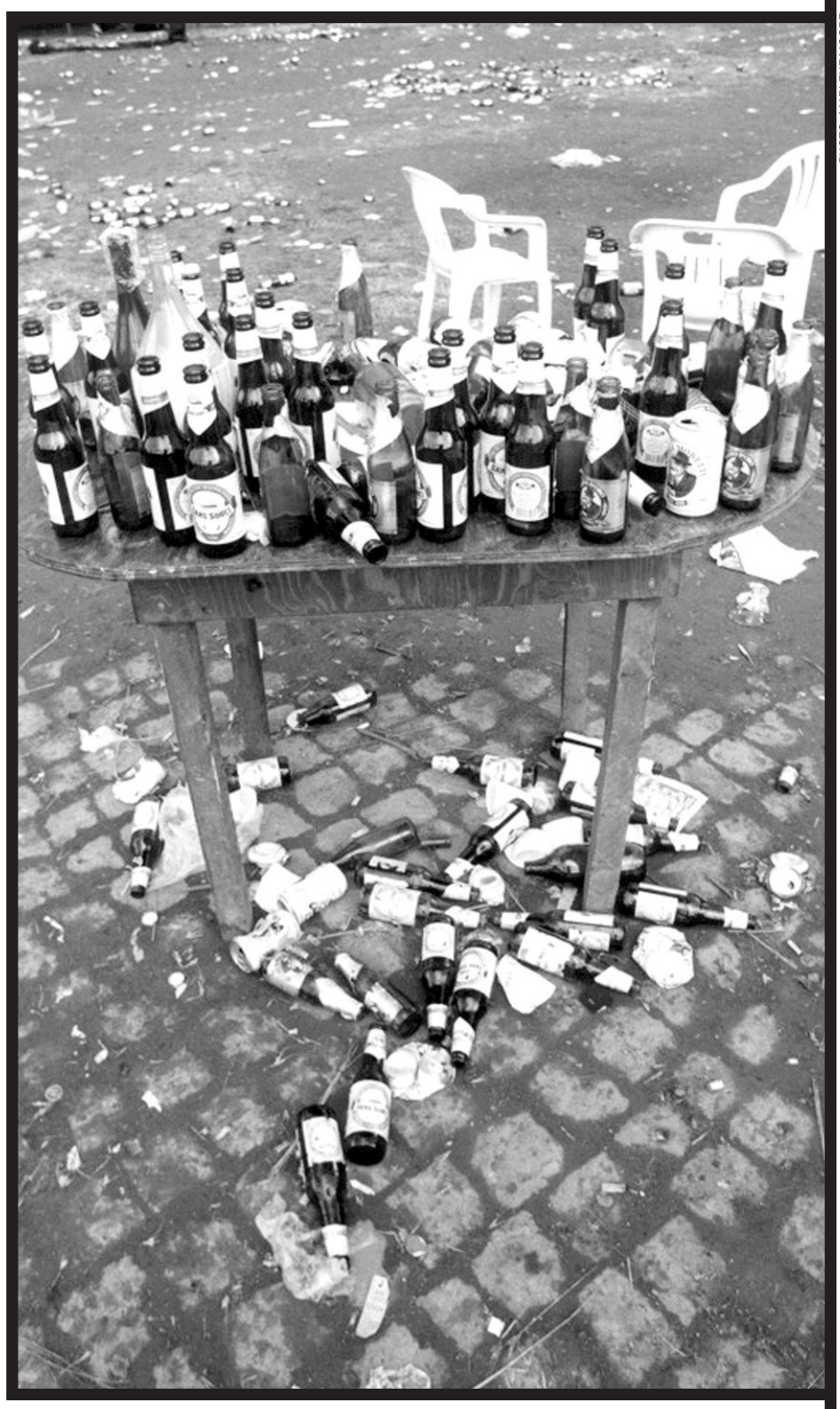


PHOTO : MARLENE MOORE

Kristian (avec un K), tu as maintenant en main suffisamment d'éléments pour prendre ta décision (comme un grand). Peu importe ton choix, ne te laisse pas démoraliser par l'attitude de tes collègues. Rappelle-toi plutôt que l'expert-conseil lui, ne te jugera jamais.

Cette chronique sera peut-être appréciée par la direction de l'UPA. L'Union des producteurs agricoles, on est peut-être un monopole syndical, mais nous aussi on a un *lipdub* sur YouTube.

Cette chronique fera relâche pour la période estivale. N'ayez crainte, votre expert-conseil vous reviendra en septembre, ressourcé ! ✻

JEAN-SIMON FABIEN

CAMPUS

L'UdeM *selon...*

« Lasciate ogne speranza, voi ch'intrate »

* « Toi qui entre ici abandonne toute espérance »
– **Dante,** *Divina Commedia*, « L'inferno »

LA FOULE SILENCIEUSE

Mardi matin. Jour pluvieux, jour qui tarde à se lever. Sortie du métro Université de Montréal. Nous nous sommes tous levés, comme de gentils petits élèves, pour recevoir du savoir en masse. Nous sommes des centaines, des milliers. Le bétail estudiantin, amorphe ou pressé mais jamais stressé, se laisse porter par le tapis roulant, vers les hauteurs du pavillon Roger-Gaudry ou de Polytechnique. Quelque dissidents préfèrent se taper les quelques cent trois marches du milieu.

On marche, on se tasse. Le silence des âmes mal réveillées est tellement normal ce matin, comme tous les matins. Mais le silence de plusieurs, c'est effrayant. Dans cette foule de l'aurore, j'ai peur ; parce que tout le monde se confond et se perd, dans ses pensées, dans les autres et dans les couloirs, qui se démultiplient comme des artères de béton. Nous sommes les inlassables et innombrables globules rouges du savoir.

On circule, on mijote, mais on ne court à rien d'autre. Qui parle ? Qui existe ? J'ai tendance à penser que l'Université de Montréal possède un je-ne-sais-quoi de fondamentalement impersonnel. Déjà rien que le nom. Université de Montréal.

Et puis tous ces murs, ces briques, ces fenêtres grillagées. L'architecture « bunker », ça ne favorise pas le sentiment d'appartenance. C'est tellement grand qu'on se divise par pavillon, puis par département. Là, seulement, l'échelle redevient humaine. Et encore, je doute que vous connaissiez ces gens un peu bizarres qui sont assis autour de vous en classe.

Moi qui pensais qu'on finirait par tous se connaître et se faire une bouffe sur le campus tous les jeudis à midi, à 39 720 personnes.

ALEXANDRE BELKOWSKI

DOUBLE PLAISIR

Que celui à qui ça n'est jamais arrivé me jette la première pièce. Une fois sur deux, quand je mets des sous dans le distributeur à soda, rien ne sort. Ce n'est pas autant l'humiliation de se faire voler par cette grosse muette, parce que l'on peut facilement se faire rembourser au comptoir du Van Houtte. C'est tout le processus qui me chagrine. En pleine crise d'hypoglycémie, je reste plantée là, à regarder les escaliers, les jambes molles. J'hésite. Je m'agrippe à la rampe pour ne pas finir à quatre pattes au milieu des marches. Bras ballants, tête en avant, j'accoste finalement le comptoir pour ne pas acheter quelque chose. « *Medame, la machine Pepsi m'a encore fourré.* »

Cet abaissement ne peut m'arriver qu'à un endroit : au 3200, rue Jean-Brillant. Quand j'en viens à cette extrémité, c'est que je n'ai ni le temps, ni l'argent pour m'offrir un vrai repas et que je suis coincée dans l'un des rares endroits de Montréal où l'on ne sert pas de la *junk food* au prix qu'elle vaut. Sur les terres arides de l'UdeM, nul samossa, enchilada ou autre met *cheap* pour apaiser la faim. Mais avec le temps, j'ai tout de même découvert quelques oasis pour me ressourcer. Flaques brunes dans la toundra.

Mes conseils : le gâteau *Monsieur Lebrun* du café d'anthropo, parfait pour la dépression de 16 heures quand on n'a pas pu faire de sieste. Mais pour des journées de 10 heures, je recommande plutôt la saucisse choucroute de Chez Valère : 3,75 $ pour deux saucisses énormes, une assiette de frites et un ramequin de choucroute infâme. NE MANGEZ PAS LA CHOUCROUTE et vous serez d'attaque pour toute la journée. Je prends ça au déjeuner et j'ai juste besoin de café pour ne pas m'endormir pendant la difficile digestion. Mais si vous prenez le chou, je ne peux rien faire pour vous.

Vous n'êtes toujours pas en appétit ? Je comprends. Mais l'anecdote que je m'apprête à vous conter vous redonnera un peu d'espoir. Par un beau jour ensoleillé où nul rayon ne caressa ma peau, je m'extirpe de mon local sans fenêtre pour quêter quelques glucides. J'étais à sa merci ; c'est un jour férié, tout est fermé. Ne reste que La Machine. J'ai déjà la certitude que je n'obtiendrai jamais mes 38 mg de caféine et mes 41 g de sucre encanné. Je dis adieu à mon huard, car la madame de Van Houtte a congé.

Je pense que c'est ce renoncement héroïque qui a touché la bête. Son ventre gargouille. Mon pouls s'accélère. Elle émet un rot métallique. Victoire ! Je me mets à genoux, pleine de gratitude et penche mon visage vers sa bouche. C'est là qu'elle m'honore d'un deuxième renvoi ! Béate, je reviens à mon bureau pour partager les fruits de ses entrailles avec mes collègues. Machine À Soda, c'est ainsi qu'en plein *high* de sucre, je t'éructe ma reconnaissance.

CONSTANCE TABARY

LES IMAGES QUE L'UNIVERSITÉ ÉVOQUE CHEZ MOI

C'est l'odeur de béton grisâtre, poussière, plastique fondu et renfermé qui me donne la nausée dès que j'ouvre la porte d'un pavillon collégien ou universitaire. J'ai l'impression que mon âme gerbe quelque part entre mon bulbe rachidien et mon cortex cérébral. Des images me viennent à l'esprit, claires et discontinues.

Des oisillons qui piaillent pour que leur mère leur régurgite des vers dans la gorge. Ils se transforment ensuite en petit orgueil de cours de primaire. Vous savez, le petit con qui est persuadé que tout ce que son père dit est absolument vrai.

Je vois une main levée durant une digression. La main parle : « *Est-ce que ce sera dans l'examen ?* » Ce professeur, un des rares qui suscite l'intérêt, est étonné. Sachant que la digression donne corps aux propos comme la bouffe donne corps aux discussions, il lui répond : « *Non.* » Le troupeau efface ce qu'il avait noté.

« *N'est utile que ce qui est nécessaire* », doivent-ils secrètement se dire. Le diplôme est utile. Mais pas longtemps. Il est le sceau des fonctionnaires, ou de la paresse. La réalité court plus vite que les papiers. « *It was my dream that screwed up, the stupid hearthside idea that it would be wonderful to follow one great red line across America instead of trying various roads and routes* », écrivit Kerouac.

J'arrive ivre et en retard au cours de James Brady, professeur de cinéma (comme si ça importait à quiconque). Il se tait lorsque j'entre et il attend que je sois assis avant de continuer. Il compte apprendre le respect. Mais j'entends derrière ses dents : « *Mouton, dans l'enclos* ». Cela est juste et bon.

Et ce l'est pour plusieurs. La Jeunesse est aveugle pour elle-même. Au point de se refuser sa propre existence, noyée par ses conceptions morales idéalistes, irréalistes. Le respect, la culpabilité. Le rejet, le repli. Conne et vaincue.

L'université n'est pas un mal en soi, mais elle n'est pas un absolu, ni une nécessité. Elle est encore moins un bien en soi. Une manufacture ne fait que produire, et s'assure de faire fonctionner. Rien de plus. Je répète : rien de plus. Un outil sous mes doigts (tu frétilles, je le sens).

JEAN-PASCAL DE LA FRANCE

L'UNIVERSITÉ N'EST PAS UN CIRQUE, NI UN HÔPITAL PSYCHIATRIQUE

Je rêve à une vie de chimpanzé béat. Mais si mes prières étaient exaucées, jamais plus je ne pourrais retourner sur les bancs d'université. Les animaux de cirque ne sont pas admis à l'UdeM, c'est normal. Ils n'ont pas plus le droit de fréquenter l'UQAM, ni l'UdeS, ni l'Ulaval. Même bilingues, ils ne visitent jamais les campus de Concordia ou McGill.

L'UdeM n'est pas un cirque, c'est une institution publique, et c'est un peu triste. L'UdeM est une nonne aux facultés décuplées de rationalité, qui ne sait pas jongler. L'UdeM n'est ni un dromadaire ni un toucan aux couleurs chatoyantes, elle est un éléphant gris. Qui dort, les pattes repliées au carré.

L'UdeM n'est pas une jungle, elle est une cafétéria tapissée de bunkers de boissons gazeuses qui rendent la monnaie et qu'il faut parfois cogner en secret. L'UdeM regorge de salles de bain qui n'ont aucun trait commun avec des cocotiers. Dans le pavillon Jean-Brillant, au premier étage, l'UdeM possède une chiotte qui ressemble à un bar du Plateau Mont-Royal : scintillante de miroirs, éclatante et prétentieuse. Une vision futuriste, sur cette terre déshabillée et frileuse de faune, de flore et de biomasse (la toundra). En descendant plus au sud, la toundra cède la place à la taïga (Institut universitaire gériatrique de Montréal).

L'UdeM est une fenêtre ouverte sur le savoir du monde, qui respire le renfermé.

Le conseil des trapézistes, des illusionnistes et de l'homme-tronc : un bon scotch, un thé, un instant de folie et de créativité colorée, ça exalte les idées.

CHRISTINE BERGER

DÉCEPTION

À 12 ans…
En sixième année, notre prof nous avait demandé d'écrire notre plus grand rêve sur un bout de papier. Sur le mien, j'avais inscrit : Réaliser tous mes rêves.
Cynthia, ce n'est pas un rêve ça.
Non ? Mais madame, si c'est ça que je veux réaliser moi.
Ben… trouve autre chose.
OK d'abord, j'veux aller à l'université. Une fois là, je pourrais sûrement réaliser pas mal n'importe quoi.

À 17 ans…
Est arrivé le temps de choisir ce que je ferai de ma vie. Non pas que je n'aie pas une petite idée. Le problème c'est que je voulais tout faire : prof, designer, écrivaine. Un mix, ça existe ? « *Non* », répond l'orienteur.

Pourquoi ? Un boulot pas commun, ça ferait changement me semble. Eh non, le *pas commun* ça fait peur, aux orienteurs surtout. Et vlan ! Première leçon de vie : fais donc comme tout le monde.

À 20 ans…
Ouais, j'vais à l'Université de Montréal.
À quelle université à Montréal ?
Ben… à l'Université de Montréal.
Cyn, y'en a plusieurs à Montréal.
(sans blague) Justement, la mienne s'appelle Université de Montréal.
Pourquoi t'as choisi celle-là ?

… (La question qui tue. Pourquoi celle-là ? Pourquoi, ô diable, n'ai-je pas opté pour l'UQAM, pour du contenu concret au lieu de se faire radoter la vie de McLuhan de A à Z. Ou pourquoi ne pas être allée à McGill en anglais, pour joindre l'utile à l'agréable. *I don't know.*)

À 23 ans…
Frappe le comble du désespoir.
Alors que j'attends la fin d'avril avec hâte (le mot est faible).
Alors, ce bac ? Ça finit quand ?
J'sais pas…
Comment ça tu sais pas ?
Parce que les chargés de cours sont en grève.
Mais là, qu'est-ce qui arrive ?
J'sais pas…
Allez-vous finir plus tard, est-ce que la session peut être annulée ?

J'SAIS PAS.

J'sais pas, j'sais pas. C'est ce que je chantonne depuis un mois et demi. Numéro un au box-office : *J'sais pas*. Hit de l'heure. L'université, mon plus grand rêve ? Oh non, fort heureusement…

CYNTHIA MOREAU

GRAFFITIS À L'UdeM

Du Grand Art dort sur les tables de la BLSH

Plus que quelques semaines avant la fin de session. Vous vous installez tranquillement à la BLSH pour terminer vos travaux entre deux vidéos YouTube et trois conversations sur le *chat* de Facebook. Puis, vous portez le regard sur l'écriteau de votre table de travail et lisez : *« Fais-moi l'* [amour] *anale* [sic]. » Ça y est, les travaux peuvent attendre, vous venez d'entrer dans le merveilleux monde des graffitis de la Bibliothèque des lettres et sciences humaines.

Les archéologues qui ont travaillé sur le site de Pompéi ont retrouvé plusieurs graffitis sur les murs de la ville. Des anciens, on aurait pu s'attendre à des mots d'un raffinement rare. C'est loin d'être le cas. De *Marcus Spendusam amat* (Marcus aime Spendusa) à *Mussius hic nihil futuit* (Mussius n'a rien baisé ici), il semble que les êtres humains aient toujours cherché à partager le même genre d'urgences avec le reste du monde.

La bibliothèque du pavillon Samuel-Bronfman ne fait évidemment pas exception à cette règle et les *« I love Guillaume »* ou les *« Se vider les couilles quel délice ! »* rappellent élégamment les vers latins de Pompéi. Ça devient parfois plus triste, lorsque quelqu'un écrit au 7e étage : *« Je veux faire l'amour avec toutes les filles de l'U.* [de] *M.Ça fait 3 mois que j'ai pas touché une fille/elles me manquent énormément »*. Attention mesdames : quelqu'un, quelque part, s'ennuie de vous toutes…

Les étudiants fourrent-ils ?

D'ailleurs, ne pas fourrer semble être une des constantes chez les écrivains de la BLSH. Un/une d'entre eux écrit d'ailleurs *« Vierge à 23 ans c'est tu grave ? »* alors qu'un autre se demande *« Me cherche une blonde mais je suis timide. Que faire ? »*. D'autres sont plus revendicateurs dans leur approche (*« Vive les tapettes ! »*), plus empiristes (*« Ayant essayé les deux sexes, j'peux dire que les hommes sont plus agréables comme partenaires sexuels »*), plus onanistes (*« Fist yourself »*), plus interrogatifs (*« Tu veux voir mon pénis ? »*), plus expectatifs (*« Savannah a des seins très beaux que j'aurais plaisir à manger tout en la fourrant »*) ou encore plus poétiques (*« Mon amour, je vous implore de m'aimer »*).

PHOTO : CONSTANCE TABARY

Il peut sembler étonnant de voir autant de références sexuelles dans un des temples du savoir. Pourtant, un des graffitis explique assez bien la situation : *« Knowledge = $ =* [dessin de pénis dans un vagin] ». Évidemment, le deuxième terme de l'équation étant souvent absent pour les étudiants en lettres et sciences humaines, la troisième partie tend à se faire attendre, d'où l'importance qu'elle finit par prendre.

Cependant, de bons étudiants tentent parfois de rehausser le niveau de la conversation : *« La bêtise humaine… vous connaissez ? L'essentiel est là »*, ce à quoi quelqu'un rajoute : *« Pipi, oui, gogo ? »*. *« J'aime m'éduquer »* avoue même un des écrivains sur une des tables, suivi immédiatement d'une réponse édifiante : *« PÉNIS ! »*

Régler le conflit israélo-palestinien

La politique est également un sujet privilégié. Outre les quelques *« ANARCHIE »* griffonnés ici et là, un écriteau de table en entier est consacré au conflit israélo-palestinien. Mauvaise nouvelle, les négociations en sont encore au stade *« Free Palestine ! »* versus *« I love Israel »* entrecoupés de quelques *« Fuck you ! »* bien sentis. Certains en ont profité pour déclarer : *« VIVE LE CANADA »*. *« Et les termites »*, de rajouter un cabotin qui passait par là.

Le niveau est parfois beaucoup plus relevé. Comme lorsque des graffitis du 7e étage sont rédigés en Grec ancien ou lorsqu'un étudiant écrit au 6e « *- Mange de la Weimarde !/- Ferme ta Goethe… »*. Et que dire de l'énigmatique *« Nous sommes tous des singes »* du 6e ou encore du *« I love Baudrillard »* au 7e ? Pourtant, un graffiti – le plus pertinent sans doute – nous signale : *« Si vous lisez ceci c'est que vous êtes sûrement en train de perdre votre temps ! »* ✽

SAMUEL MERCIER

• Nouveau secrétaire général à la FAÉCUM •

Ross

La face de la FAÉCUM se transmorphe. Nicolas Descroix quitte, et Marc-André Ross arrive. Ne vous en faites pas, les choses ne changeront pas tant que ça. Les Grands Projets de votre fédération sont les mêmes. Le pharaonique pavillon étudiant ainsi que le projet de financement intégré sont toujours défendus bec et ongle par le nouveau secrétaire. Le gel des droits de scolarité ? Ross n'y croit plus. Mais il vous demandera votre avis.

L'entrevue se fait au téléphone. Premier sujet : le pavillon étudiant. Ce dossier est sur le bureau de la Fédération depuis une dizaine d'années. *« C'est un projet prioritaire depuis seulement cinq ans »*, corrige Marc-André Ross. Le futur coordonnateur aux affaires universitaires, Mathieu Lepitre, a évalué le coût du projet. *« Entre 10 et 40 millions »*, a-t-il affirmé en congrès. C'est vague. Marc-André Ross précise : *« C'est plus aux alentours de 20 millions. »*

L'actuel coordonnateur aux affaires associatives soutient qu'il est possible de financer le pavillon étudiant en l'incluant à la grande campagne de financement de l'Université, qui commencera bientôt. *« On a déjà rencontré le futur recteur, Guy Breton. C'est un homme qui a énormément de contacts à l'externe et qui sera capable d'aller chercher beaucoup d'argent. Il nous a expliqué que son rôle comme recteur sera de faire rayonner l'UdeM. On croit que ce projet va dans le même sens. »* Marc-André Ross ajoute qu'il a fait comprendre au recteur que la FAÉCUM peut aider l'Université. *« Nous aussi on a des contacts avec des anciens étudiants. On peut, et on va participer à cette grande campagne. »*

La FAÉCUM change son fusil d'épaule

Le sujet chaud du débat sur les droits de scolarité est évidemment abordé. Comment la FAÉCUM compte-t-elle se positionner face au forum sur l'éducation annoncé en septembre par la ministre Courchesne ? *« Il va falloir qu'on se donne une position, et qu'on travaille pour que la FEUQ adopte ces positions. »* Pour le comment, on est au clair, mais quelles seront ces positions ? Nicolas Descroix, secrétaire général sortant, a tiré un boulet de canon sur le dogme du gel des frais de scolarité. *« Nicolas n'a pas tort lorsqu'il dit que la position du gel est la plus facile à défendre, mais qu'elle n'est plus réaliste. »* Marc-André Ross poursuit : *« Il y a d'autres solutions, comme l'impôt postuniversitaire et le régime de remboursement proportionnel au salaire. On sait que ça va être difficile si on arrive au forum de la ministre avec la position du gel, car le gouvernement va dégeler. »* Il souligne toutefois que si les associations étudiantes de l'Université lui donnent le mandat de défendre le gel, c'est ce qu'il va faire. *« Mais ça nous prendrait une position plus réaliste. »* Il ajoute : *« C'est la position que nous allons défendre si on nous en donne le mandat. »*

En ce qui concerne le processus de consultation, Marc-André Ross considère que c'est le rôle des associations étudiantes d'aller chercher l'opinion des étudiants. *« On va demander aux assos de faire des assemblées générales pour consulter leurs membres, elles vont ensuite nous faire parvenir le discours étudiant. »* Il admet toutefois qu'il n'en a pas encore discuté avec ses futurs collègues du bureau exécutif.

Cela soulève aussi le problème des étudiants membres de la Fédération, mais qui ne sont pas représentés par des exécutifs lors des conseils centraux. Leur nombre est difficile à évaluer. *« Année après année, c'est un travail à faire d'aller monter des associations étudiantes pour que ces étudiants aient des voix. »*

L'érosion de la FEUQ

La FAÉCUM se plaît à dire que la Fédération étudiante universitaire du Québec est le meilleur véhicule pour promouvoir les intérêts de la Fédération à l'extérieur du campus. Pourtant, une autre mauvaise nouvelle vient de tomber sur la tête de la FEUQ avec la désaffiliation de l'Association générale des étudiants de l'Université du Québec en Outaouais. *« Pour l'instant, ça ne change rien pour nous. Je trouve que c'est dommage. Éventuellement et à partir d'un certain seuil, il va falloir qu'on reconsidère notre affiliation à la FEUQ. »* Quel est ce seuil ? *« Je ne sais pas. Mais ce n'est pas dans nos plans à court terme. La FEUQ nous est encore utile pour rejoindre rapidement les médias et les politiciens lorsqu'on a une cause à défendre. »*

Une nouvelle année commence pour la FAÉCUM. Une année charnière : un nouveau recteur, une refonte de la politique sur les droits de scolarités, une grande campagne de financement. Un défi féroce pour Ross. ✻

CHARLES LECAVALIER

PHOTO : DAVID HAGUENAUER

UN ÉTÉ « COOL »

Rafraîchissez vos connaissances à McGill

www.mcgill.ca/summer • summer.studies@mcgill.ca • 514-398-5212

McGill

• De l'origine et la fin de toute chose •

Vos cas qu'à vous

J'avais cours et un caleçon neuf. Mes efforts étaient entièrement dédiés à cloisonner au rectum l'alchimique transformation du poulet *vindaloo* d'hier soir trois fois trop lourd. Fin de l'apprentissage, début de la recherche, il me fallait ce coin parfait pour déféquer.

Comprimé, le flot d'étudiants me pousse jusqu'à la porte de l'amphithéâtre dont je suis bestialement expulsé. Libéré, il me faut alors traverser l'espace sans perdre de temps. Là, destination. Un peu de courage pour passer la porte. Désastre. Le papier toilette recouvrait de ses fibres souillées le sol aqueux des actes encore inavoués. Les rouleaux avaient rendu leurs tripes dans le râle tournoyant du carton sur le plastique. Une dynamique des carrés déchirés m'a fait croire à une pâle tentative de création. Utilisé, certains avaient fait dans l'originalité, apposant sur le support de leur art une signature, variant le sens de brossage pour se distinguer. Trempé, d'autres avaient tout simplement jeté une banderole dont les traces d'esbrennage presque imperceptibles laissaient deviner la timide volonté d'inscrire son empreinte. Inspiration manquante, nouveau genre de syndrome de la page blanche. Dépité, je quitte. Ce lieu n'est pas pour moi.

Celui qui a mangé du maïs est un osti de gros dégueulasse

TONTON ANDRÉ
gastronome

Je n'ai pas de philosophie de vie. Pour moi, le droit de bien chier est inaliénable. À la Faculté de droit, on doit y respecter cela. Je m'élançai dans cette direction, gardant cependant une ouverture décente. Si l'étiquette de mon caleçon avait un nez, elle le regretterait. Une porte avec un petit bonhomme. S'il faut toucher le fond pour se relever, la simple vision de ces fonds de cuvettes empêchait la chute. Je voyais ces étrons flotter misérablement au-dessus de cet abysse qui refusait de les engloutir. Selon Anatole France : *« La loi, dans un grand souci d'égalité, interdit aux riches comme aux pauvres de coucher sous les ponts, de mendier dans les rues et de voler du pain. »* Qu'en est-il de ces moments où les premiers servis ne se soucient guère de ceux qui les remplacent ? C'était la Justice qui s'étalait le long de ces parois, dessinant une traînée incrustée dans l'émail. Instantané de sa chute, l'historique de son déclin. Salomon n'avait que faire de moi.

Je m'agrippais à mon pantalon comme mon esprit à l'idée que je trouverai enfin la pièce promise. Il me fallait faire tomber la fièvre. La médecine me sauvera. Le pavillon Roger-Gaudry, de sa tour, représentait mon espoir. Et puis un médecin, c'est propre. La fécalité me téléporte. Cette pièce n'est pas comme les autres. Trop propre, je sentais malgré la chimie versée la présence de l'immondice, vestige d'un passé peu glorieux. Le neuf s'effritait contaminant la gaze appliquée. La culpabilité d'ajouter à l'édifice de l'inhumain la pierre de ma honte me fit tourner les talons, dos à ce lieu que je désertai. Hermès me charriait.

PHOTO : LESLIE DOUMERC

Mon moral s'amenuisait avec la distance séparant mes sous-vêtements de ce bran de Judas en progression. L'université ne pouvait plus m'offrir ce à quoi j'aspirais. Dernier recours, un sprint jusque chez moi, là où le carrelage est honnêtement blanc et l'eau miroitement claire. J'enjambais les plaques, centimétriques bornes de bétons. Le souvenir des missions catholiques m'ouvrait une solution temporaire : serrer les fesses pour sauver ma vie. J'avais besoin d'une clé cette fois-ci, endroit plus inaccessible. Je me dénudai, baigné de lumière dans l'antichambre du Paradis. En position. J'entamai la lecture des œuvres de Tabarin, curieux. J'humectai mes lèvres, serrai les dents. Les ailes de mon nez palpitèrent. Ma respiration se faisait lourde, chargée. De ma gorge montent de petits cris aigus, de mon front perle la sueur. Plaisir. Je lève les yeux au ciel, brûlant ma rétine à l'ampoule. Béat. Demain, je porterai le même caleçon. Vous ne le verrez pas. ✽

ALEXANDRE PAUL SAMAK

• Opinion – Grève des chargés de cours •

Dommages collatéraux

La grève est terminée. Grosse nouvelle. Étudiants de l'UdeM, camarades, retournez en classe vous abreuver du savoir impromptu. Oui, impromptu. Parce que les sept semaines de grève seront récupérées en deux semaines de cours. La session, affirme l'Université, se terminera au plus tard le 9 mai.

Une session incomplète vaut mieux que deux tu l'auras. Je ne sais pas si c'est un diplôme au rabais, comme l'a écrit François Cardinal dans le blogue de l'édito sur Cyberpresse. Mais les chargés de cours, faisons-leur confiance, vont faire tout leur possible pour régurgiter la matière le plus rapidement possible.

Je n'aime pas l'analogie des dommages collatéraux, comme mon titre, trompeur, peut le suggérer. En fait, je trouve certains d'entre-vous geignards et ignorants. La grève est un moyen de pression légitime pour faire accélérer des négociations qui stagnent. Petite contextualisation historique : la session n'aurait pas été annulée de toute façon, parce que c'est comme ça, et que la perspective d'un tel merdier fait toujours reculer les universités.

En lisant les commentaires de certains sur le mur du groupe Facebook « Étudiants pour un règlement rapide de la grève », j'ai senti une allergie à la grève, à la turbulence, aux revendications. *« Ça va durer combien de temps encore de nous prendre pour des cons ?? ya peut être un moment ou il faut prendre une décision, un peu de respect pour les gens qui étudient et qui payent.....* [sic] *»,* affirme une étudiante, visiblement en colère. Je suis pourtant d'accord avec vous, dans l'absolu. Cette grève s'est étirée inutilement. *« Bah, la convention collective des chargés de cours est bonne pour quatre ans »*, me direz-vous. C'est vrai. Ce qui est tout aussi vrai, c'est que le syndicat des professeurs (SGPUM) est lui aussi en négociations avec l'Université.

Le SGPUM a sans doute remarqué que l'Université ne négocie pas. En fait, si, elle négocie, le couteau sous la gorge, lorsque la pression d'une session annulée après cinq ou six semaines de grève se fait trop pesante. Elle négocie, lorsqu'on évente ses coups de bluff. Si le syndicat a fait ses devoirs, il comprendra qu'en allant jusqu'au bout, comme le SCCCUM, il obtiendra un droit de négocier.

Je dis ça, mais je ne suis pas devin. J'ai plein de qualités, n'en doutez point, mais la clairvoyance n'en fait pas partie. J'ose espérer que le rectorat a appris de ses erreurs. Ce n'est pas que j'ai des comptes à rendre à l'UQÀM. Mais j'ai trop ri d'eux depuis le début de mes études à l'UdeM pour supporter leurs railleries pour une deuxième grève interminable. ✽

CHARLES LECAVALIER

L'heure des bilans

Éloi Lafontaine-Beaumier
Coordonnateur aux affaires universitaires

La fin de la grève des chargés de cours sonne l'heure des bilans : le trimestre est sauvé, mais à quel prix?

Lors de l'assemblée générale du 11 avril dernier, les chargés de cours ont entériné à 74 % l'entente de principe que leur syndicat (SCCCUM) avait conclue avec la Direction de l'Université de Montréal à la fin de la semaine dernière, mettant ainsi fin à une grève de sept semaines.

Les étudiants sont donc de retour en classe depuis le lundi 12 avril. Ils sont par contre bien loin de ne plus ressentir les conséquences de ce conflit. Ils devront faire face à un trimestre écourté de plusieurs semaines, à des cours de moindre qualité et à une fin avec une session tardive, fixée au dimanche 9 mai.

Un protocole de retour en classe a été convenu, et la Direction a annoncé les modalités de rattrapage. Ainsi, les chargés de cours devront notamment soumettre un plan de cours modifié à leurs étudiants. D'ici le 21 avril, ceux-ci pourront s'ils le désirent abandonner leurs cours et recevoir un crédit pour les frais de scolarité et les frais afférents.

La FAÉCUM au cœur de l'action

Tout au long du conflit, la FAÉCUM a exercé son devoir de représentation des étudiants. Elle a fait pression sur la Direction, sur le SCCCUM et sur le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport pour que les discussions se poursuivent et pour faire entendre le mécontentement des étudiants. La ministre Courchesne avait finalement réagi le 6 avril pour forcer les parties à retourner en conciliation.

En collaboration avec l'Association générale des étudiants et étudiantes de la Faculté de l'éducation permanente (AGEEFEP), la FAÉCUM avait, entre autres, organisé une manifestation sur le campus de l'Université le 30 mars et maintenu un campement durant tout le congé de Pâques aux abords des bureaux du ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport (MELS). Un rassemblement a aussi été organisé le 6 avril devant les bureaux du MELS, pour lequel la réponse médiatique a été plus qu'importante.

Lorsque la Direction a évoqué la possibilité d'annuler la session, la FAÉCUM lui a lancé une sérieuse mise en garde en envoyant une mise en demeure menaçant d'intenter un recours collectif si elle mettait sa menace à exécution.

Une leçon à tirer

Les étudiants ont le droit de recevoir une formation à la hauteur de leurs attentes et de leur investissement. Bien que les deux parties affirment n'avoir jamais voulu compromettre la session, c'est bel et bien ce qu'ils ont fait. Le trimestre est hypothéqué, et les étudiants en subissent les conséquences.

Il est temps qu'une sérieuse réflexion ait lieu quant au modèle de gestion des conflits de travail en milieu universitaire. Cela ne fait aucun sens que les principales victimes soient les étudiants, alors que leurs intérêts et la qualité de l'éducation qu'on leur dispense devraient être au cœur des priorités, peu importe le climat de travail. Il faut trouver une solution rapidement pour éviter que d'autres étudiants soient affectés par des répercussions d'une telle ampleur.

Rappelons que les 2500 chargés de cours étaient en grève depuis le 24 février, leur convention collective étant échue depuis le 31 août 2009. Près de 26 000 étudiants ont été touchés par les moyens de pression.

Éloi Lafontaine-Beaumier
Coordonateur aux affaires universitaires
universitaire@faecum.qc.ca

Vous terminez vos études cette année ?

Découvrez **Continuum**

Pour finissants et futurs diplômés

LA CONTINUITÉ D'UNE ASSURANCE ABORDABLE
UNE FOIS VOTRE COUVERTURE ÉTUDIANTE TERMINÉE

Un régime de soins de santé et dentaires **abordable pour les étudiants qui terminent leurs études cette année.**

Une assurance qui évolue avec vous !

Similaire à votre régime étudiant, Continuum offre une couverture d'assurance abordable pour vous et votre famille. Les étudiants déjà couverts par le **Régime collectif de soins de santé et dentaires de la FAÉCUM** pourront profiter de l'assurance Continuum sans fournir d'attestation de bonne santé.

Visitez **www.plancontinuum.com** pour plus de précisions sur la couverture, les tarifs et l'admissibilité.

Régime abordable

Régime extensible

Régime complet

Pas de prise de sang

Pas d'examens médicaux

Pas de longs formulaires

plancontinuum.com

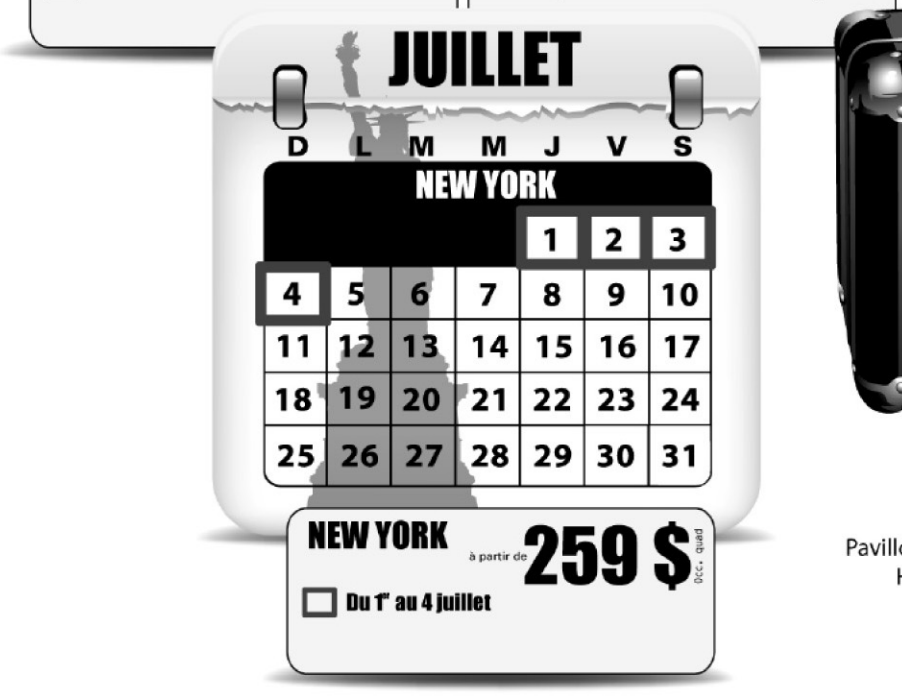
FAÉCUM
www.faecum.qc.ca

La FAÉCUM vous offre de nouveaux voyages pour l'été !

Pour plus d'information, venez nous rencontrer dans l'un des trois Comptoirs MultiServices* ou consultez le www.vte-xtra.qc.ca.

INSCRIPTION AUX COMPTOIRS MULTISERVICES DE LA FAÉCUM.*

* Veuillez consulter notre site Internet à www.faecum.qc.ca pour vérifier les heures d'ouverture des Comptoirs MultiServices pour la session d'été.



3200 Jean-Brillant, local B-1265

Pavillon Marie-Victorin, Hall d'accueil

Pavillon Roger-Gaudry, local V-114

FAÉCUM www.faecum.qc.ca

MultiServices Comptoirs de la FAÉCUM

Pour des informations relatives aux voyages, rendez-vous aux ComptoirsMultiservices de la FAÉCUM ou au www.faecum.qc.ca

Téléphone : 514-343-5947 • Télécopieur : 514-343-7690 • Courriel : info@faecum.qc.ca

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*

Wo ? Wohin ? Woher ?

« Déjà dans la façon de questionner parle l'histoire », disait mon défunt compatriote Heidegger dans *Qu'est-ce qu'une chose*. Poser des questions, sans cesse. Tout remettre en doute, toujours. Observer, décortiquer, analyser. Le journaliste, ce témoin. Arrêtez de croire qu'il peut être objectif. Il ne peut qu'être honnête. Honnête envers vous, lecteurs, envers lui, son ressenti. Parce que les impressions sont des faits au même titre que des chiffres. Elles sont subjectives, oui. Mais elles sont aussi réelles, vraies, honnêtes. Et le journalisme, c'est ça : la sincérité. Alors nos journalistes se livrent à vous, partagent leurs impressions. Les faits se trouvent dans leurs témoignages, ils vous proposent des réponses. À vous de puiser dans leurs textes, dans vos propres références et impressions. Le journaliste n'est pas là pour vous dire quoi penser, quoi ressentir. C'est à vous de trouver votre vérité, votre perception du monde.

SOPHIE RENAULDON

PHOTO : JEAN-PASCAL DE LA FRANCE

Une Montréalaise fascinée par ce qui pourrait lui appartenir

• OÙ (EN) SUIS-JE ? •

Montréal est une femme

J'aime la rue Saint-Laurent, la terrasse du Club Social et le Caffè Italia. Mais je déteste Wilensky, le village gai et les outremondanités.

J'aime les chiens qui jappent, les gens qui rient fort à trois heures du mat, l'heure de l'apéro. Mais je déteste les *hipsters* parasites, les artistes parvenus du Plateau, les étudiants et les gens qui se plaignent du bruit.

J'aime l'odeur de la ville tôt le matin, j'aime sentir les grillades portugaises, j'aime la couleur verdâtre du fleuve sur les rives de l'île Sainte-Hélène. Je déteste rencontrer des gens qui n'ont pas voyagé, je déteste entendre parler des accommodements raisonnables, je déteste ceux qui veulent être en santé ou bien agir.

J'aime lire Foglia le matin et Laferrière le soir. J'aime les vieux Grecs qui jasent nus, j'aime les filles à bicyclette. J'adore regarder les petits culs des mecs et j'adore l'odeur du métro. Mais ce que je peux haïr le parfum et les gens trop maquillés.

J'aime les matins ensoleillés, les croissants du Kouign Amman et l'entrecôte de Chez Lévèque. J'adore Harmonie d'Asie et la pizza de la Bottega. Mais je déteste la ligne verte, la ligne bleue et la bière.

J'aime être directif avec les serveurs chinois de la Maison Kam Fung, j'aime me battre pour avoir mon café dans la petite Italie, j'aime faire sourire Rosalie au Club Social. Mais je déteste les serveurs qui essaient de nous faire croire qu'ils sont nos amis.

Je déteste les regards tristes, les épaules basses, le ressentiment et les ivrognes agressifs. J'adore voir danser Ethné de Vienne, j'adore voir les Africains sourire, j'adore que mes amis crient sous ma fenêtre pour que je les rejoigne.

Et où est Montréal dans tout ça ?

Entre -30 et +30 degrés. ✽

JEAN-PASCAL DE LA FRANCE

U de M

à Laval, Longueuil et Terrebonne

C'est tout PRÈS !

AUTOMNE 2010
www.laval.umontreal.ca
www.longueuil.umontreal.ca
www.terrebonne.umontreal.ca

Université de Montréal

• JUSQU'OÙ ALLER ? •

Le journaliste est un gestionnaire aux aguets

Parce que pierre qui roule n'amasse pas mousse et se raffine dans le parcours.

14 janvier 2010
Mon 3 ½

Seule dans mon royaume, j'observe rougir la spirale sous la cafetière. Une déclaration fend l'air :

« En tant que jeune gai, j'aimais les seins, je jouais avec les seins. »

Titillation de la neurone.
La voix du *speaker* est masculine.
Perplexité.
Les gais ne préfèrent-ils pas les jeux de poches aux jeux de boules ?
Curiosité. Expectative de l'oreille.

« Pour moi, l'érotisme et la religion allaient de pair. J'ai toujours eu une attirance particulière vers les seins, François d'Assise par exemple. »

François d'Assise ?
Compréhension béate.
Une troisième neurone s'active.
Ce n'est pas tous les jours qu'on entend parler de fantasme de saints.
Je m'installe face à la radio.

L'invité de Christiane Charrette est Donald Boisvert, professeur au département de religion de l'Université Concordia. À son avis, au moins 50 % des prêtres catholiques sont gais. Enfant, il s'amusait avec des figurines de saints. Aujourd'hui savant, il publie des ouvrages concernant la spiritualité gaie. Vers la fin de 2010 paraîtra une anthologie dont il est le maître d'œuvre : *Queer Religion*. Ce document s'intéressera à différents aspects de la relation qu'entretiennent les homosexuels avec les religions dans l'histoire.

Je termine mon café en même temps que Saint-Sébastien est décrit comme le plus érotique des saints.

Il y a quelque chose là.

25 janvier 2010
Université Concordia

Je me présente au bureau de Donald Boisvert, l'enseignant en question, la tête pleine de religion et d'homosexualité, mais vide d'angle journalistique. Parce qu'elle a de bons recherchistes, Christiane Charrette a déjà vidé le dossier de *Queer Religion*.

Pour Donald Boisvert, le catholicisme est une culture homosociale : cette institution masculine exclut les femmes de l'ordination. Il dit : *« Sexisme et homophobie vont de pair. »* Paradoxalement, il évoque aussi l'homoérotisme de cette religion : *« Quand j'étais petit, le catholicisme était imprégné de la présence des saints. »* Il explique comment les saints deviennent des icônes gais : dévotion, représentations charnelles et érotiques, corps musclés, flèches, harpes.

Certains auteurs émettent l'hypothèse que l'érotisme est la religion des gais au sens où, libéré de sa fonction procréative, l'érotisme constitue une fin en soi. Donald Boisvert explique que comme la religion, l'érotisme gai est chargé de rituels : défilés, drague, saunas, Black and Blue, utilisation de certaines drogues.

« Ayant longtemps tourné le dos à la religion à cause de la répression qu'elle leur faisait subir, explique Boisvert, *les gais forment aujourd'hui toutes sortes de sous-groupes à tendance religieuse. Un ancien jésuite a créé un programme pour enseigner aux hommes gais la masturbation comme expérience spirituelle. »*

Titre du programme : The Body Electric.

Filon.

Au Mado, Stéphane Richard a fait de mon foulard brûlé une œuvre d'art zébrée.

PHOTOS : CHRISTINE BERGER

28 janvier 2010
Mon 3 ½

Avide de spectaculaire, je me lance dans la chasse aux sectes gaies.

Phase 1 : Ratisser le terrain.

Info-Secte : *« Ma base de données est organisée en fonction des noms des sectes, et non selon leur orientation. »*

Conseil québécois des gais et lesbiennes : *« La création de groupes gais est laissée à la discrétion des Églises. »*

Centre communautaire des gais et lesbiennes de Montréal : *« Groupe religieux gai ? Ça dépend de la religion, du district, de l'évêque. »*

Coalition des gais et lesbiennes du Québec. Réseau des lesbiennes. Gai Écoute.

Amis gais : *« Je ne sais pas, mais j'aimerais savoir pourquoi les gais sont exclus d'emblée du don de sang. Tu peux investiguer ? »*

Centre de solidarité lesbienne : *« Je n'ai jamais entendu parler de secte, mais je sais qu'il y a un mouvement vers le bouddhisme. »*

Sexologue. Groupe de lesbiennes juives. Église unie Saint-Jean. Idée taoïste. *Fugues*.

Groupe gai de chamanisme de Montréal : *« Nous explorons le toucher, le guérir, nous voyageons entre les mondes et rencontrons nos guides spirituels. Mais ces ateliers ne sont pas faits pour marcher. Les gais ne pensent qu'au cul, la spiritualité ne les intéresse pas, c'est un peu dommage. »*

Bilan premier : les sectes montréalaises gaies sont bien terrées.

2 février 2010
Mon 3 ½

Phase 2 : Questionnements intenses, discussions, réévaluation et classification d'information.

L'information m'assaille. **D'abord, le village gai de Montréal se définit comme une mecque homosexuelle.** Toutes sortes de groupes homosexuels y tiennent toutes sortes de rituels érotiques. Le festival Black and Blue a lieu deux fois par année, en même temps que Thanksgiving et Pâques, sans doute en raison de la disponibilité de la clientèle.

Parallèlement, je ne saisis pas l'identification sociale sur la base des préférences sexuelles ; en général, les gens se rassemblent sur la base d'affinités, de croyances, d'intérêts et de passions, pas tant en fonction de pratiques intimes.

Je repense à l'emprise qu'a eue, au Québec, le christianisme, homophobe par nature. Donald Boisvert dit que les gais ont tourné le dos à l'Église. Je me demande si c'est en raison d'une absence de groupe d'appartenance religieuse que les homosexuels ont choisi de se fonder un village. Le village pourrait se présenter comme lieu d'acceptation de soi, mais aussi comme une sorte d'aboutissement spirituel, permettant ainsi d'assouvir un besoin religieux. Les établissements du village pourraient être compris comme autant de petites églises. C'est peut-être pour cette raison que je ne trouve aucune piste de secte : peut-être ne sont-elles pas nécessaires.

Bilan second : une infiltration du milieu s'impose.

2e semaine de février 2010
Village gai

Phase 3 : Aller sur le terrain. Drugstore, Unity, Sky, Parking, Chez Mado.

Troisième bilan : **Un bar gai reste un bar.** Les gens y sortent pour boire de la bière, faire des rencontres, rire à gorge déployée, chanter et danser. Nulle trace de spiritualité enflammée, nulle mention de secte.

3 mars 2010
Marché Jean-Talon

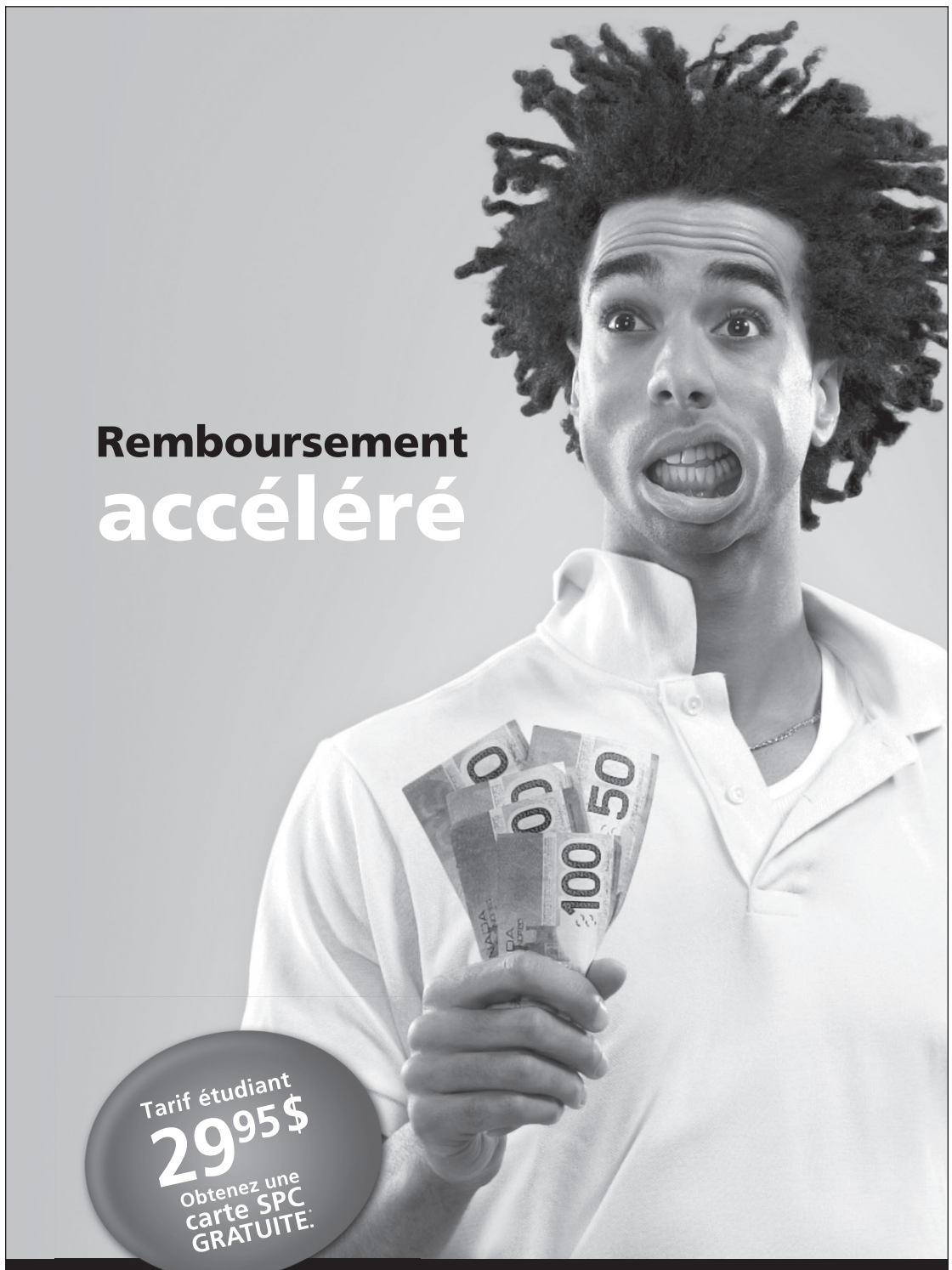
Mon cellulaire sonne. L'afficheur indique Héma-Québec. Je reçois des informations qui me permettent d'ouvrir un nouveau dossier.

Bilan final : Je comprends que la raison d'être du village va au-delà du spectaculaire. Je n'ai pas déniché de secte, mais cette enquête a généré de nouveaux questionnements. Je décide de mi-clore le dossier secte et de me consacrer à celui du don de sang. Merci, l'ami gai. ✻

CHRISTINE BERGER

Dream, exclusif au Mado, brûlerait Céline s'il le pouvait.

PHOTO : VALÉRIE SARRAZIN



Entrez avec vos déclarations et sortez avec votre argent.

Informez-vous au sujet de notre service Argent comptant instantané.** Avec nous, le remboursement moyen est de 1 000 $, alors prenez rendez-vous, dès aujourd'hui. Consultez hrblock.ca pour trouver un bureau près de chez vous.

Un clic, un appel ou une visite
1-800-HRBLOCK (472-5625)

H&R BLOCK®

La bonne réponse.MS

© 2010 H&R Block Canada, Inc.
*Pour profiter de l'offre aux étudiants, tout étudiant doit présenter soit (i) le formulaire T2202a attestant la fréquentation d'un établissement collégial ou universitaire à temps plein pendant 4 mois ou plus en 2009, ou (ii) une carte d'identité d'école secondaire valide. L'offre prend fin le 31 juillet 2010. Vous devez aussi être admissible au service de remboursement instantané et aux méthodes de remboursement instantané. Voir tous les détails dans les succursales H&R Block participantes. Valable seulement aux succursales H&R Block participantes au Canada. Les offres liées à la carte SPCMC sont valables du 1er août 2009 au 31 juillet 2010, chez tous les marchands participants au Canada seulement et sont exclusivement réservées aux détenteurs de carte. Les offres peuvent varier et être sujettes à certaines restrictions. L'utilisation de la carte peut être limitée, lorsque jumelée à toute autre offre ou à tout autre programme de carte-rabais fidélité de tout marchand. La carte ne peut pas être utilisée lors d'achat de carte(s)-cadeau(x) ou de certificat(s).
**Aux bureaux participants. Certaines restrictions pourraient s'appliquer.

• QUE RESSENS-JE ? •

> Carburer au silence

Adieu concerts de marteaux-piqueurs, nuages chargés de smog et lampadaires aveuglants disséminés aux quatre coins de la ville. Bienvenue chuchotement des arbres balayés par le vent et concerts de criquets. Quand le calme de la campagne vient à la rescousse d'un compositeur englouti par le *beat* fébrile et enflammé de la ville.

Yves Laferrière a 40 ans de composition musicale dans la peau. Autrement dit, des heures de concentration, d'essais, d'hésitations, de reprises. Les innombrables rencontres de réalisateurs et de musiciens se glissent entre les enregistrements. Le tout est peaufiné en studio, jusqu'au produit final. Un nouveau projet, et on recommence. Il faut une bonne dose de passion. Et une oreille. Surdéveloppée.

« À Montréal, les rumeurs se promènent incessamment. On combat toujours un bruit de fond », confie Yves. Elles s'introduisent d'abord dans les moments intimes. À l'aube, c'est parti : la déneigeuse, dont le lent ronronnement s'infiltre dans la chambre à coucher.

Au travail, ça s'amplifie. Un dîner d'affaires au centre-ville : le grincement carillonnant des fourchettes contre la porcelaine, entrecoupé des voix aiguës, puissantes, auxquelles s'ajoutent les éclats de rire strident, excessif. Dans les moments de tous les jours, la rumeur devient cacophonie. Sonore, mais aussi visuelle et olfactive. En plus d'empester, les chantiers de construction perturbent le rythme cardiaque, par leur martèlement continu.

« Pourtant, la musique est en nous », estime le compositeur. Le silence. C'est son carburant quotidien. Sa source d'inspiration. En ville, les oiseaux ne chantent pas assez fort pour masquer les sirènes de police qui déferlent dans la rue. Le soir, on entend à peine clapoter la pluie, mais on sait qu'elle a un goût acide.

La ville fabrique, malgré elle, sa propre musique urbaine. La symphonie du chaos intempestif. Qui interrompt la pensée. Et altère la vue aussi. *« On ne voit plus rien en ville, avec tous les* spots *lumineux ! »* Quand Yves prend sa voiture, sur le pont Champlain, vers l'est, il ne quitte pas l'île de Montréal. Il laisse derrière lui un immense embrasement urbain logé au beau milieu du fleuve, dont le reflet dans l'eau paraît tout aussi réel.

En roulant, le nombre de lampadaires diminue. Yves arrive à destination : *« C'est la nuit noire. »* De temps à autre, un ciel merveilleusement étoilé. Yves recouvre la vue et l'esprit. Trop de lumière n'éclaircit pas les idées.

Quelle joie que de respirer un peu. Café journal le matin, encore en pyjama. Une partie de golf, pourquoi pas, c'est à deux pas. Un barbecue le soir, avec des amis de la région voisine. Quelques coups de téléphone qui ponctuent la journée, certes. On est loin du tambour tyrannique qui cadence le quotidien, en ville. Entre les flots humains que déversent les wagons du métro en heure de pointe, les coupons numérotés que l'on s'arrache à la boulangerie de quartier, le désir de vouloir tout faire en même temps, qu'il a fallu réglementer en interdisant le téléphone cellulaire au volant. Tout s'accélère. Il faut alors prioriser (ou négliger), s'organiser (ou s'égarer). Dans le but de s'épanouir (ou de prendre la grosse tête). Le rythme de Montréal pousse à se surpasser. Mais pas à se ménager. Le risque selon Yves : *« S'oublier, et oublier les autres. »*

C'était il y a une dizaine d'années. Sa conjointe était lasse de Montréal. Les deux avaient la mi-cinquantaine. Pas qu'ils se considéraient comme *« des vieux »*, mais ils s'étaient donnés corps et âme dans leur profession. Ils avaient besoin de calme. Le calme de la campagne. Dans une maison retirée dans les bois et bordée par une étroite rivière, à deux pas du lac Brome. Deux semaines après le déménagement, Yves et sa compagne sont devenus accros. Ils n'ont plus voulu revenir en ville. Mais ils n'ont pas pour autant perdu toutes leurs habitudes urbaines. Lorsque Montréal l'appelle, Yves ne se prive pas d'un passage à l'Express, son restaurant de prédilection. Mais le temps de se frotter aux têtes connues qui s'y retrouvent religieusement est révolu. Il y va pour la cuisine de brasserie et l'ambiance effervescente. Avec le plaisir, momentané, de replonger dans sa vie citadine d'antan. ✻

ARIANE LELARGE EMIROGLOU

• QUE VAIS-JE FAIRE ? •

Les gueules noires de Montréal

Au cours d'une entrevue que je faisais en avril dernier avec Marjorie Villefranche, la directrice du centre communautaire Maison d'Haïti a déclaré que *« les principaux lieux de discrimination au Québec sont l'emploi et le logement »*. Elle prêchait un convaincu. En 2007, j'ai découvert une facette cachée de Montréal : le milieu du travail illégal.

Le soleil ne s'est pas encore levé sur Ahuntsic. Les pylônes qui soutiennent l'autoroute métropolitaine que l'on aperçoit en sortant du métro Crémazie paraissent encore plus décrépis que d'habitude.

Voilà de la main-d'œuvre bon marché, prête à tout pour gagner un peu d'argent, même à faire le boulot que beaucoup de Montréalais ne veulent plus effectuer

Je m'en vais à la mine. Ou plutôt *« au charbon »*, comme le dit si bien mon pote Samuel (nom fictif). C'est comme ça que mon Ivoirien préféré appelle l'agence de placement clandestine tenue par Georges. *« Si tu veux te faire des sous rapidement, va là-bas, ils ne te poseront pas de questions »*, m'a-t-il dit un jour où moi, l'étudiant apprenti journaliste, j'étais en phase terminale financièrement parlant.

Sur le chemin de la mine

C'était en novembre. Cela faisait trois mois que je venais de débarquer de France et je ne connaissais pas encore grand-monde à Montréal. Pas facile de se trouver un emploi temporaire dans ces conditions. J'étais donc bien content qu'une telle opportunité se présente.

Après 15 minutes de marche vers l'ouest, le long de l'autoroute, je traverse un quartier résidentiel. Le genre pas très classe, avec plus d'abris Tempo par mètre carré que de Mercedes-Benz. Au loin s'élèvent les cheminées de la zone industrielle. Bienvenue dans le Montréal qui sent la sueur, celui où les immeubles sont encore plus gris que le ciel hivernal.

J'arrive devant un immeuble de trois étages, à l'image du quartier : miteux et crasseux. Ça sent un mélange d'urine et de javel. Dans l'ascenseur, je cale mon mètre 90 au milieu d'une poignée de femmes m'arrivant à peine à la poitrine. Leur sari aux couleurs chatoyantes dépasse de leur manteau. Certainement pas un Kanuk je me dis.

Il n'y a pas de plaque ou d'affiche pour vous indiquer où se trouve la « respectable » institution de Georges. Mais tous ceux qui s'arrêtent au 3e étage savent très bien que derrière cette porte vitrée sans teint et ces murs d'un jaune sale, se cache un lieu où se pratique une des formes les plus abjectes d'esclavage moderne où règne l'arbitraire.

Comme des bœufs allant à l'abattoir, les petites dames indiennes et moi-même, nous nous extirpons de l'ascenseur le regard morne. Pas besoin de se parler, ou de se regarder, on sait tous ce qui nous attend.

La cale du négrier

Dans une grande salle à la lumière crue, Georges, un homme trapu d'une soixantaine d'années, se tient debout derrière une sorte de comptoir, lui aussi vitré. Il me fait penser à un capitaine se tenant à la proue d'un négrier. Je suis les petites dames indiennes qui vont rejoindre nos prédécesseurs dans la file. Je constate avec étonnement que ce comptoir est comme une sorte de bunker. Hermétiquement fermé, il n'est pas accessible par la salle principale. Je comprendrai plus tard pourquoi.

Georges a les traits burinés et des cheveux blancs comme neige. Sa voix à l'accent un peu bizarre, moitié slave moitié arabe, s'élève pour poser des questions brèves et précises : *« Ton nom ? T'as un NAS ? Remplis le formulaire. »* Il termine toutes ces imprécations d'un *« merci »* mielleux au goût de fiel.

Dans la salle d'attente, puisqu'il s'agit bien de cela, pas un Québécois « pure laine ». Non, ici, les gueules noires s'appellent Mohammed, Cissoko ou Sohalia. La plupart ont en commun le fait de ne pas avoir le droit de travailler légalement au Canada. Une véritable aubaine pour les Georges de ce monde : voilà de la main-d'œuvre bon marché, prête à tout pour gagner un peu d'argent, même à faire le boulot que beaucoup de Montréalais ne veulent plus effectuer.

Je remplis mon formulaire dans un coin de la salle puis le rends à Georges. Quelques minutes plus tard, il m'appelle près du bastingage de glace. Il m'annonce qu'un chauffeur va venir me chercher pour m'amener dans une usine où l'on fabrique du chocolat. Il rajoute que normalement il faut suivre une formation spéciale, car les conditions d'hygiène sont strictes dans l'industrie agroalimentaire, mais que ça devrait aller. Les employeurs ne sont pas regardants tant que le travail est fait.

Deux heures plus tard, je me retrouve dans un site industriel proche du métro Plamondon. Je ne souhaite à personne de travailler dans une usine de chocolat. Fondu, ça colle et c'est graisseux. À force de trimballer des seaux entiers de cette substance pâteuse, on finit par avoir l'impression de travailler dans une autre sorte de matière brune.

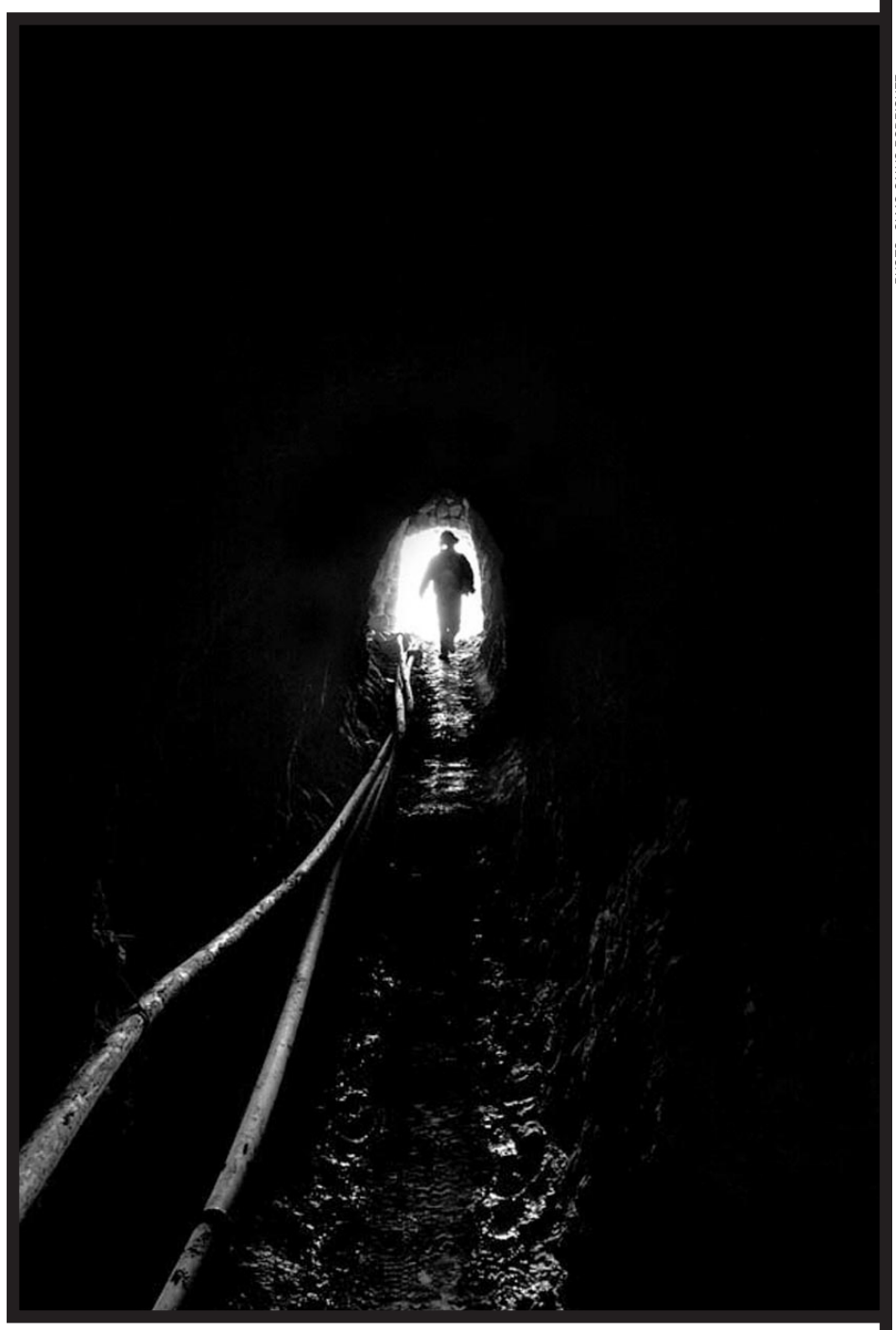


PHOTO : OLMO CALVO RODRIGUEZ

L'exploitation

À trois reprises, ma situation financière catastrophique m'a amené à fréquenter la mine de Georges. Je me rappellerai toujours du dernier matin où j'y suis allé. Je patientais dans la salle d'attente, lorsqu'une femme se dirige en vociférant tout droit vers Georges. Elle se met à l'invectiver. Vraisemblablement, de par son accent, elle est originaire d'Afrique de l'Ouest. Je ne saisis pas tous les détails de sa conversation avec le maître des lieux, mais je comprends qu'elle est venue pour réclamer de l'argent. Georges, gêné par la situation, s'en va discuter avec elle à un bout du comptoir. Je comprenais mieux à quoi servait cette satanée vitre. Il n'est pas très courageux, Georges.

Interloqué, je suivais des yeux ce qui se passait. Un Nord-Africain d'une trentaine d'années qui était assis à mes côtés me dit alors : *« C'est normal, Georges ne donne jamais tout l'argent. »* Il m'a expliqué que le gérant de l'agence de placement ne paie que 8 $ de l'heure alors que les entreprises qui faisaient appel à ses services lui donnaient 10, voire 15 $ par heure de travail. En plus, comme sa marge ne lui suffisait pas, il poussait le vice à payer une journée de travail 50 $ au lieu de 56 $. Je n'ai plus jamais remis les pieds chez Georges. ✻

ALEXANDRE SANCERRE
(nom fictif)

RIO

• ET AILLEURS ? •

Favel'arts

Après s'être écroulée sous les pluies abondantes le 6 avril dernier, la ville de Rio est à nouveau confrontée aux problèmes des favelas, ces ghettos brésiliens. Une journaliste de *Quartier Libre* était sur place avant les catastrophes. Elle a découvert un important mouvement de revitalisation des favelas où « colorer le terne » veut dire beaucoup plus qu'un coup de pinceau.

Du cœur de la mégalopole Rio de Janeiro, la réalité frappe fort. De gros murs de bétons ornés de graffitis dessinent une rue en entonnoir. Une pente mène vers les hauteurs, la musique d'un *ghetto blaster* remplit les airs. On se croirait dans un autre Rio. Les bordures de Santa Marta, l'une des plus grosses favelas, frôlent l'un des plus riches districts de la ville, Botafogo. D'un côté de la rue, la richesse en capital, de l'autre, la richesse des communautés.

Aujourd'hui, Rio de Janeiro est sous l'eau et la boue. Les gens les plus touchés sont les résidants des favelas. Les constructions sauvages sur les collines se sont effondrées. Plus de 200 morts, des centaines d'habitants sans toit, des infrastructures minées. Triste ironie, il s'y tenait du 22 au 26 mars le Forum urbain mondial organisé par les Nations unies. Plus de 13 000 personnes participaient à la rencontre pour débattre des thématiques de l'urbanisation rapide et de son impact sur les communautés, les villes, l'économie et les changements climatiques. Le problème à Rio : l'urbanisation sauvage et l'occupation clandestine dans des zones à risque comme les collines et les décharges. Près d'un tiers des Cariocas (habitants de l'État de Rio) vivent dans les favelas, selon ONU-Habitat. Un nombre important si l'on prend en considération que le Brésil est la première puissance économique en Amérique du Sud et la onzième au monde selon le Fonds monétaire international.

Les marches de Lapa ornées de céramiques

Tupac Shakur veille sur les rues de Lapa.

PHOTOS : LEE ANNE VINCENT O'CONNOR

Colorer le terne

Les habitants des favelas en sont venus à être fiers de leur identité. Par la musique, l'art et même le sport, ils tentent de collectivement améliorer leur sort, et les mouvements de revitalisation se font nombreux. Le but : rendre beau et coloré ce que d'autres tentent de dénigrer.

Ainsi, Cariocas et artistes du monde colorent les façades non plâtrées des maisons. Des graffeurs de Tokyo, Berlin et New York viennent donner un coup d'éclat aux favelas ; un mélange de local et d'international qui donne un air typiquement carioca. Récemment, deux artistes néerlandais, Dre Urhahn et Jeroen Koolhaas, ont commencé à peindre les devantures des maisons du quartier Vila Cruzeiro. Leur première pièce : un jeune garçon tenant un cerf-volant. La seconde pièce s'étend sur plus de 8 km². Il s'agit d'un immense aquarium de poissons qui nagent à contre-courant. L'image prend tout son sens dans la favela parce qu'elle représente la réalité de ses jeunes habitants : combattre un courant qui leur est défavorable. Les artistes Urhahn et Koolhaas veulent transformer les favelas en une œuvre d'art avec l'aide de jeunes de la communauté. En plus d'embellir l'extérieur de ces bidonvilles, leur travail sert de formation pour ces jeunes. Ici, pas question que les résidents soient exclus.

L'artiste local Selaron a commencé un projet sur les marches qui mènent à son atelier de Lapa. Depuis 1990, des milliers de pièces de céramique sont assemblées les unes aux autres : un amalgame de couleurs, d'images et d'histoires. Popularisées par la vidéo *Beautiful* de Pharell Williams et Snoop Dogg, les marches sont devenues un arrêt incontournable. De tous les coins de la planète, les gens envoient des pièces à Selaron, lui s'assure de leur trouver une place. L'artiste moustachu à la longue chevelure grise est souvent sur les marches, prêt à raconter l'histoire de son coin, Lapa, et de son projet de revitalisation.

Chanter son quartier

Outre l'art visuel, la musique est un moteur de changement dans les favelas. Le groupe AfroReggae gagne en popularité. S'inspirant de la musique traditionnelle brésilienne, du reggae et du hip-hop, le groupe se veut aussi mouvement. Son idéal : utiliser la musique comme catalyseur, comme force de changement. Son objectif : attirer le plus de jeunes possible dans cette vague de positivisme. Le documentaire *Favela Rising*, réalisé en 2005, illustre la montée d'Anderson Sá, ancien trafiquant de drogue et fondateur de AfroReggae. Les jeunes Brésiliens s'approprient le hip-hop en développant les influences les plus désinvoltes et contestataires. Leur hip-hop est revendicateur. Ses artisans expriment la beauté des favelas, leurs faces cachées, comme l'ont fait certains chanteurs américains ou français pour leur ghetto, leur cité. Le MC MV Bill a ouvert le bal dans les années 1990. Puis ont suivi des artistes engagés comme Xis et Thaid. Le 1er avril dernier, on fêtait à Lapa les 35 ans du hip-hop avec nul autre qu'Afrika Bambaataa, pilier du genre musical. « *Gorilla Groove. Favela Music.* » Voilà ce que l'on pouvait y lire. *Gorilla*, une réappropriation de l'image défavorable des habitants des favelas, en majorité noire. Leur *groove*, leur musique. Circo Voador, un club en plein air, était plein à craquer au moment où Afrika Bambaataa s'installait aux tables tournantes.

Avec l'arrivée de la Coupe du Monde en 2014 et les Jeux olympiques en 2016, les autorités gouvernementales sont sur le point d'effectuer d'importants changements au visage de la ville. De nouvelles infrastructures sportives et de nouveaux hôtels seront construits. Les communautés vivant dans des lieux d'occupation illégale seront déplacées. Étant donnée la précarité de ces zones et le manque de soutien pour les droits des Cariocas les plus pauvres, les nouvelles structures seront prioritaires. Mais d'ici 2016, le gouvernement aura-t-il le temps de tout rattraper ? Tout porte à croire que le gouvernement va prioriser les retombées économiques sur le bien-être des Cariocas les plus démunis. ❇

LEE ANNE VINCENT O'CONNOR

PETITE HISTOIRE DES FAVELAS

L'histoire veut que le principe des favelas soit né à la suite de la guerre de 1897. Vingt mille vétérans, n'ayant plus d'endroit où vivre, se seraient regroupés.

Au même moment, il y a création de premiers regroupements nommés *bairros africanos* (quartiers africains). Ils accueillaient les esclaves récemment libérés qui n'avaient pas le droit à la propriété ni d'options de travail. Peu à peu, les nouveaux esclaves libérés s'y sont retrouvés.

L'exode rural, dans les années 1970, a mené à une augmentation considérable de Cariocas vers la ville. Les favelas « modernes » naissent.

On dénombre environ 600 favelas à Rio.

REVUE DE PRESSE

LES GÉORGIENS N'ONT PAS D'HUMOUR

PHOTO : MUSCL_MC

Et pour cause : avec le climat de tension politique permanent qu'ils endurent depuis leur indépendance, acquise en 1991, ils sont en colère. La chaîne de télévision Imedi TV leur a fait croire, le 13 mars dernier, que leur président avait été assassiné et que les chars russes étaient en route. Les journalistes de la chaîne privée se sont servis d'images de la mise en déroute de l'armée géorgienne en août 2008 pour monter le canular. Le faux journal a tout de suite été suivi d'une émission thématique sur les tensions avec la Russie. Une heure plus tard, la station de télévision était cernée par les téléspectateurs offusqués. Son actuel directeur général est Giorgui Arvéladzé, ancien secrétaire général du parti Mouvement national uni de Mikhéil Saakachvili, l'actuel président. (Constance Tabary)

Sources : *Regard sur l'Est* (France), *The Wall Street Journal* (États-Unis)

LE CRIME, C'EST CHIC

Après la sortie de la ligne de vêtements new-yorkaise Nom de guerre printemps 2010, inspirée des tenues de la guerre d'Algérie, c'est au tour de la Libanaise Sarah Beydoun de préparer un projet de mode pour le moins déconcertant. La créatrice encourage dix anciennes détenues à raconter leur histoire criminelle sur des sacs ou des vêtements. Une des pièces de sa collection expliquera comment l'une de ses protégées a fomenté l'assassinat de son mari avec son amant. Une autre de ses employées évoquera le meurtre de son mari qu'elle accusait d'avoir violé son fils.

« Chacune de ces femmes a une histoire. Il était temps qu'elles trouvent un moyen de les raconter », **explique Sarah Beydoun. Car contrairement à Nom de guerre, l'entreprise de Sarah se veut de portée sociale. Tous ses produits sont fabriqués au Liban et la créatrice participe à la réinsertion d'anciennes femmes détenues. Sa marque existe depuis dix ans et des figures publiques telles que Catherine Deneuve et Rania de Jordanie ont déjà porté ses créations.** (Constance Tabary)

Sources : *L'Orient Le Jour* (Liban)

8 848 MÈTRES

Il s'agit de la nouvelle hauteur du mont Everest, montagne la plus élevée du monde. La Chine et la Népal n'arrivaient pas à s'entendre sur la véritable grandeur de la montagne. La première estimant la hauteur à 8 844 mètres, arrêtant la mesure au dernier rocher du mont, le second déterminant la hauteur à 8 848 mètres incluant la neige accumulée sur les rochers. Début avril, les deux pays se sont mis d'accord sur la seconde évaluation. Mesure cependant imprécise puisque les niveaux de neige varient tout comme les techniques de mesure. Le US Geological Survey estime par exemple la hauteur à 8 850 mètres. (Sophie Renauldon)

Source : allvoices.com

SORTIE DE PLACARD EN DIRECT

Klodian Çela et sa famille ont été contraints de quitter l'Albanie après que le candidat de l'émission de télé-réalité *Big Brother* a déclaré en direct qu'il était homosexuel. Depuis la révélation faite au début du mois de mars, l'homme de 35 ans et sa famille ont reçu des menaces de mort. Dès le lendemain de sa déclaration, une centaine de personnes ont défilé dans les rues de sa ville, Lezhë, située au nord du pays. Les manifestants, majoritairement des hommes, ont accusé Klodian Çela d'être *« la honte de la ville »*.

L'association LGBT, organisme de défense des droits des homosexuels, a déclaré que l'exil de la famille prouvait qu'en Albanie les droits et la dignité des personnes n'étaient pas respectés. Le pays, l'un des plus pauvres d'Europe, avait pourtant voté, en début février, une loi pour protéger tout citoyen contre la discrimination. (Sophie Renauldon)

Sources : *Courrier des Balkans*, 360.ch (Suisse)

MARY BOYOI

PHOTO : GRACIEUSETÉ MARY BOYOI

CHANTEUSE ET CANDIDATE AUX ÉLECTIONS AU SOUDAN

La jeune femme de 28 ans a accepté de se présenter aux élections parlementaires de la région autonome du Sud-Soudan pour le Forum démocratique du Sud-Soudan (SSDF), un parti fondé à Londres en 2001 par des exilés soudanais.

Les problèmes politiques du Soudan sont au cœur de la musique de Mary Boyoi. En 2007, la chanteuse sortait son album *Referendum* faisant référence au référendum sur la souveraineté du Sud-Soudan prévu pour 2011. *« Un jour historique arrive »*, **chantait la jeune femme en 2009 dans « Election Jai », chanson sur les élections d'avril.** *« Ne votez pas pour votre parent ni pour votre chef de tribu, votez pour celui qui nous dirigera équitablement. »*

« J'ai peur, comme si quelqu'un allait me tuer », **confie la chanteuse qui a perdu son père et son frère dans la guerre civile qui fait rage depuis 1983. Les élections générales qui se sont tenues le 11 avril dernier sont les premières depuis 1986. Les résultats ne sont pas encore connus au moment de mettre sous presse.** (Sophie Renauldon)

Source : Al Jazeera (Qatar)

ONDES HOSPITALIÈRES

Une radio communautaire spécialisée dans l'information santé sera lancée par l'hôpital Albert Schweitzer à Lambaréné au Gabon. Selon le directeur général de la fondation, Marc Libessart, le projet sera financé par le promoteur de Black FM, une *webradio* panafricaine dirigée depuis les Pays-Bas. La direction de l'hôpital a précisé qu'elle aura toutefois le contrôle sur la ligne éditoriale. La radio diffusera des bulletins de santé et de la musique, notamment des disques qu'écoutait le docteur Schweitzer mort à Lambaréné en 1965. Le projet a également obtenu le soutien de la radio RFI et de l'Organisation mondiale de la santé. (Sophie Renauldon)

Source : Gabon News (Gabon)

MON BOUCHER EST UN EWOK

PHOTO : STEVE JURVETSON

La solitude peut-être. Une personne sur cinq pense côtoyer quotidiennement des extraterrestres. C'est ce que révèle un sondage Ipsos effectué sur 23 000 adultes dans 22 pays. Friands de chiffres, voici le plat de résistance. Bonne nouvelle, vous êtes 80 % d'incrédules. Décortiquons le reste. Première constatation, les hommes sont plus nombreux à le croire. L'âge semble aussi avoir son importance puisque les moins de 35 ans semblent plus portés à douter de l'origine terrestre de leur voisin. Au niveau des nationalités, le mandarin craint le péril vert puisque 40 % des Chinois interrogés y croient alors que les Belges et les Néerlandais ne sont que 8 %, remettant ainsi totalement en doute la qualité de l'herbe amstellodamoise. (Alexandre Paul Samak)

Source : *Le Point* (France)

INCIPIT

• INCIPIT PARODIA •

Il y a un « isme » de trop dans journalisme

Les murs du Barraca sont rouges, et le goût des mojitos est acide. La lime et la menthe sont vertes, et les lumières tamisées donnent une couleur orangée aux journalistes avec qui j'ai eu la chance de travailler. Il fallait essayer une dernière fois. Il fallait se poser les questions, mener l'enquête.

Rabelaisie

J'aurais sincèrement préféré faire une bouffe gargantuesque, mais j'ai plutôt invité quelques collègues à un bar afin de discuter ou de créer divers évènements potentiellement textualisables. Par la suite, ils n'avaient qu'à retourner chez eux avec des discussions en main, puis trouver une manière de pondre un texte enviable.

L'évènement était ponctuel, mais usuel. C'est une habitude pour plusieurs d'aller voir un évènement culturel et d'en discuter, non ? Et ces discussions définissent généralement les goûts, les critiques, les analyses, les débats, et parfois, si vous êtes en bonne compagnie, des idées qui donnent une portée à l'art, le vôtre. C'est d'ailleurs une réalité que j'aimerais lire plus souvent. D'où le concept.

Tout cela a débuté lorsque j'ai eu la vague impression qu'on a abandonné l'idée de rendre dans un journal un art qui se vit. J'ai aussi eu l'impression qu'on s'imaginait être parvenu à la fin de l'Histoire, que seul le passé comptait (aussi informatif et encyclopédique soit-il). J'ai l'impression que l'on a réduit le « produit culturel » à une image sans vie, ou vide de sens. Et tout cela ne fait qu'engendrer un cynisme morne, de la publicité déguisée, des modes passagères et similaires, des opinions vides et immédiates, de l'information passée qui n'envisage aucun futur et qui est écrite dans une forme soporifique. Je ne suis pas Cobain : je refuse de crever dans la vingtaine.

Au *Quartier Libre*, on copiait aussi ce que font les Grands. On écrivait pour avoir des A +. Mais on a fini par éprouver un dégoût à voir la culture enfermée dans un aquarium, pointée par des enfants qui sont là uniquement parce que papa-maman leur ont dit d'y être. Ils laissent des traces sur la vitrine, je n'y vois plus rien. Et je soupçonne qu'on ait oublié de percer des trous d'aération à ces aquariums. La culture crève sous verrous et on se fait une vertu de le montrer aux enfants pour les éduquer. Ne pourraient-ils pas jouer à la place ? Qu'ont-ils à perdre à ne pas être sérieux ?

Histérie

Je suis toujours surpris lorsqu'on me dit que quelque chose ne se fait pas. C'est pourtant une évidence que ce qui était jadis inconcevable l'est devenu maintenant, et ne le sera plus demain.

Les conceptions, les idées, les morales prennent la forme d'une époque, mais elles deviennent constamment un Autre et sont dépassées. C'est ce qui fait que Voltaire et Cicéron, tels qu'on les connaît, seraient étonnés par la philosophie de Deleuze, plus adaptée à notre ère. Même les mœurs, pourtant capricieuses, changent constamment. C'est ce qui fait que le tribunal de l'Inquisition n'a eu aucun poids contre l'inquiétante étrangeté des seins de la Bardot, et que maintenant ma copine Lyne peut faire bronzer ses magnifiques seins nus sans qu'un prêtre ne l'attaque à coups de Bible.

Je me permets donc d'affirmer qu'il y a un « isme » de trop en journalisme. Il faut se rendre à l'évidence : un journal n'est au fond rien de plus qu'un support, quelques feuilles brochées ensemble. Puisqu'il a été créé pour nourrir un certain contexte, celui de la rationalisation démocratique et de l'imprimerie industrielle, il changera au rythme des circonstances, autant au niveau de la forme que du contenu. Nous le ressentons déjà, au détriment de certains inadaptables, car la culture n'arrêtera pas son mouvement parce qu'on a décidé un jour qu'il fallait absolument trois intervenants par article et avoir le souci d'informer objectivement. Cela nous a bien servi d'imposer des principes nobles à un journal, et d'y ajouter un « isme » dans l'Espoir de les rendre absolus et immuables, mais tout ça est appelé à périr, comme les mœurs, comme les générations, comme les langues. Il faut faire un journal, et être honnête dans son contenu. C'est tout.

ILLUSTRATIONS : ALEXANDRE PAUL SAMAK

Parrhésie

Pris au sens non péjoratif, il s'agit du franc-parler, ce qui manque cruellement aux opiniâtres. Ceux-ci demeurent certes authentiques, mais ils ont trop ce désir de tout conserver, eux-mêmes les premiers, pour être véritablement francs. Ils sont dépassés par les évènements, tout le contraire du critique, ce fossoyeur, celui qui porte l'odeur du deuil, et qui démontre aussi l'incapacité de plusieurs à l'accepter.

Son rôle est sous-estimé, mais c'est pourtant le cuisinier : il a bon nez. Il sent de loin les cadavres avariés auxquels des pleureuses s'accrochent. Il sait qu'il faut éviter la peste et l'odeur pestilentielle, puis célébrer la vie. Il exige qu'on enterre, et qu'on entérine. Les pleureuses l'attaquent, voulant que rien ne change, ne voulant pas perdre leur bien-aimé, leur essence. Mais rien ne s'arrête aux individus *« et tes larmes n'y pourront rien changer »* (comment leur expliquer, elles sont en crise). On ne peut pas construire l'avenir le nez collé sur des morts en putréfaction, des vers plein les yeux.

Et sachez que les critiques ne tuent jamais. Avec style, ils se contentent d'enterrer et de faire germer sur les tombes tout ce qui est vivant. Ils sont alors essentiels pour un rôle plus participatif et plus dynamique de l'écriture, que se soit dans un journal ou non. Alors, il faudra éviter cette ostracisation sourde qui les envoie en punition dans le coin avec un bonnet d'âne sur lequel est inscrit « opinion ». Cet acte sans portée ne contribue qu'à rassurer quelques personnes en réduisant la critique à l'opinion d'un simple individu inoffensif qui ne causera aucun dommage aux structures sacro-sanctifiées.

Hérésie

En réalité, je serais tout à fait confortable avec les formes journalistiques actuelles (précédentes) si elles ne s'étaient pas mises à prétendre informer dans l'absolu, à uniformiser, à formater et à étouffer. En présumant agir pour le plus grand nombre, le journalisme a fini par laisser pour compte des esprits riches par leur différence d'opinion, d'idée ou de style. Ainsi, il faut échapper à cette conception en affirmant d'abord que l'impression est un fait.

Le cinéma est actuellement envahi par le documentaire, prétendant lui aussi informer clairement le plus grand nombre de gens sur une situation donnée. Mais ce n'est pas le seul moyen, car il y eut jadis un mouvement qui a fait naître tout un cinéma : celui de la Nouvelle Vague. Il a donné son importance à la personnalité de l'auteur et des sujets selon l'impression qu'ils laissent de vivre bien au-delà des films. Dans la réalité.

Je propose donc une Renaissance, qui transformera les articles et les caméras en corps de rencontre. Ce seront des corps qui sentent, qui touchent, et qui croisent le regard des autres, puis entrent en contact avec ceux qui les complètent. Je propose un cinéma et un journalisme qui savent vous faire danser, vous faire baiser l'évènement afin d'y générer un avenir. Comme l'amour, tout ça s'adressera à votre goût. Ça consistera à plus qu'à la simple consommation d'information. Ça vous forcera à réfléchir, à participer, à vous surpasser.

Il suffit de commettre l'hérésie ; de se rappeler qu'un « je » n'a jamais tué quiconque. Et une fois que vous serez hérétique, vous aussi, venez nous dire ce que vous y aurez vu. Nous serons peut-être au Barraca, si la Serveuse n'y est pas. ✽

JEAN-PASCAL DE LA FRANCE
Premier et dernier de sa lignée

Débat politique, par-delà la gauche et la droite

CHAPITRE I

DANSE

Flamenco rime avec Chibougamau

mais ne s'y accorde pas

Je ne connais rien au flamenco. Je le confonds avec le tango, les mariachis et l'origami. Le flamenco, en tant que mot, me titille la fibre exotique. Le flamenco est un genre musical, et je le comprends. Mais lorsque je pose le pied, et le regard, dans la Cinquième Salle de la Place des Arts pour voir *E/12*, la nouvelle création de Myriam Allard et Hedi Graja, je ne sais pas à quoi m'attendre. Je n'espère rien, sauf du flamboiement. Qui est là, mais qui ne m'assaille pas.

ILLUSTRATIONS : ALEXANDRE PAUL SAMAK

Flamenco en Kabuki, Christine a peur.

Assister à un spectacle de flamenco, c'est tendance. En Amérique du Nord, c'est une opportunité d'élite privilégiée, ou de journaliste aux aguets. En Afrique et au Kazakhstan, ce doit être un peu pareil. On ne crache pas sur du flamenco, ce n'est pas permis.

Dans le dossier de presse de La Otra Orilla, j'ai lu « *magnétique* » et « *moment magique* ». L'Évasion se manifeste dans un costume d'Agace : rien ne m'envoûte. Je suis clouée au siège, à me faire raconter une histoire qui ne me happe pas. Les expressions faciales de la danseuse Myriam Allard sont exagérées : Louis de Funès fait des claquettes. Mes sourcils sont au plat. Quelque chose ne va pas.

Il y a de ces lois non écrites, qui nous clouent la répartie lorsque l'envie nous prend de les transgresser. Je n'ai pas aimé le spectacle de La Otra Orilla, et j'ai l'impression de ne pas en avoir le droit. Peu importe mon statut de journaliste, je me sens dépourvue d'autorité critique. L'émotion n'était pas au rendez-vous, mais je ne connais rien au flamenco. La semaine suivante, en plein Barraca, je n'assume toujours pas mon sentiment.

Mojitos, Pixies et *Jeopardy*

Dans le bar de l'avenue Mont-Royal, aux côtés de l'Élite, je goûte un mojito et je dis : « *Hum, c'est vrai qu'il est particulièrement bon.* » Des mojitos, j'en ai vu d'autres. Sur le trottoir, je fume une *Québec Classique*. Je pense : « *Ha, c'est moins infect que ce à quoi je m'attendais.* » Les cigarettes, je connais. La question qui me hante me revient en pleine face. Sans référence, de quel droit pourrais-je critiquer ce spectacle de flamenco ?

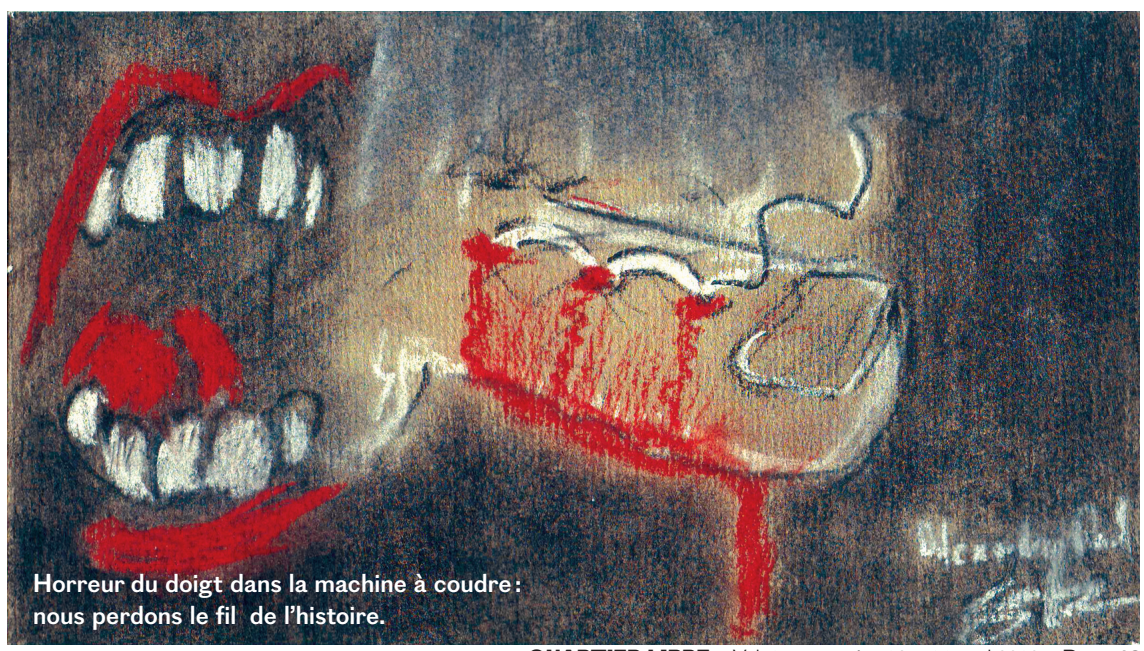
L'entrée du Barraca regorge de journalistes ce lundi, mais personne ne le sait. Guillaume Mansour, célèbre à petite échelle dans un autre domaine, s'assoit à mes côtés. Il parle de *Jeopardy* ; je décide de rediriger la fougue qui l'anime. Je dis : « *Flamenco ?* » Il dit : « *À mon avis, dans un spectacle de flamenco, les danseurs devraient être au même niveau que la foule et se déplacer à travers elle. À la fin du spectacle, il devrait aller de soi que les spectateurs se mêlent aux danseurs. Autrement, c'est trop codifié.* » En face de moi, les yeux rivés sur ses croquis, Alexandre Paul Samak commente impérieusement : « *Les danses folkloriques ne devraient pas se prêter au spectacle.* » De leurs avis, le flamenco se marie aussi bien à un environnement scénique qu'une Roumaine à Chibougamau : il faut posséder plus qu'une maîtrise *ès* déracinement.

Mon jugement est subjectif et ressenti, mais je peux l'expliquer. Je ne suis pas une spécialiste du flamenco, je suis journaliste. Je parcours la ville, les évènements et les salles de spectacle à la recherche de perceptions. Mon regard est large et cherche à être dérangé. Je suis en quête d'originalité, de qualité, d'imprévisible, d'émotions.

(Ceci n'est pas un Manifeste)

Ce flamenco ne m'a pas soulevé l'Émotion. Les performances étaient impeccables, les déplacements de scènes judicieux, l'environnement visuel bien assorti : une jolie stérilité. Ce flamenco ne m'a pas transportée, et il se pourrait aussi que Toi, Lecteur, tu sois déçu. Je suis journaliste, et mon rôle est d'être tes yeux, tes oreilles, ton nez, ton goûter et ton toucher. Je sens le public, j'observe la chimie, j'espionne et je note. Je suis journaliste, et j'existe pour t'éviter, Lecteur, de te déplacer. Et je te dis même pourquoi, te rapportant un autre passage du dossier de presse : « *Le flamenco est d'abord et avant tout un art de l'instant présent, de l'improvisation, du cercle familial : le flamenco provient de la rue, c'est un art du peuple.* » ✽

CHRISTINE BERGER



Horreur du doigt dans la machine à coudre : nous perdons le fil de l'histoire.

CHAPITRE II

MA VIE EST UN **BILLET**

Bons baisers de Rio

Ma vie est un billet, et bien souvent, elle est un *one-woman show*. Vous savez, un genre de *stand-up* continuel. Sans le tabouret et la bouteille d'eau : trop difficiles à traîner.

Fraîchement arrivée de mon périple brésilien, je me suis précipitée au Barraca, rue Mont-Royal. On y organisait une soirée.

À la sortie du métro, bronzée à souhait, j'ai foncé en direction est en ne portant pas trop attention aux gens qui peuplent le Plateau le soir. Je ne voulais surtout pas être déçue d'être revenue de la terre des belles personnes. Bon, oui, il y a du *beautiful people* à Montréal, mais il sort rarement sur Mont-Royal.

J'entre dans le portique du Barraca, gros sourire aux lèvres. J'ai tant de péripéties à raconter. Quoi ! Il s'en passe des trucs en une semaine à Rio. En tout cas, il s'en passe quand vous êtes moi. Mais vous n'êtes pas moi.

Je commande un mojito double, qu'on me file au prix du simple. Un mojito-*flat* qui n'a rien à voir avec les caipirinas engloutis à Lapa ou dans un resto sympathique à Ipanima. On me demande : *« Et puis, Rio ? »* Je suis prise de court. C'est quoi ce genre de question-là ? C'est comme demander à quelqu'un qu'on n'a pas croisé depuis 3 ans : *« Et puis, quoi de neuf ? »* Par où tu commences ?

Le *follow spot* est sur moi. Une gorgée de ce qui me reste de mojito. Je commence doucement, vantant le paysage. Je me fous des paysages au fond, ce sont les corps sculptés des Cariocas (gens de Rio) qui m'intéressent. Déjà là, ça vaut le détour. Léger comme début de monologue, mais le *punch* était à venir. Je sens mon public prêt, et voilà : *« Et puis aussi, je me suis fait attaquer avec un couteau à Lapa. »*

Aucune réaction.

Ont-ils bien compris ?

Apparemment.

Mon auditoire n'accroche pas. Je laisse tomber, pas de *punch line* final.

Il y en a des soirs comme ça. Difficile métier que celui d'être *stand-up comic*.

Au fait, moi j'étais à Rio, et pas vous. ✻

LEE ANNE VINCENT O'CONNOR

CHAPITRE III ON EN FAIT TOUT UN **FROMAGE**

La pourriture et la vie

Combattre le monolithique

Or, dans un débit de boisson de l'avenue du Mont-Royal, assis en silence au creux des ravins humains mal gentrifiés les plus dégénérés, silencieux qu'à cela ne tienne, entendant une muzak imbécile minable exécrable prétentieuse, sassée ressassée, il m'arriva ce lundi soir-là de penser à la pourriture.

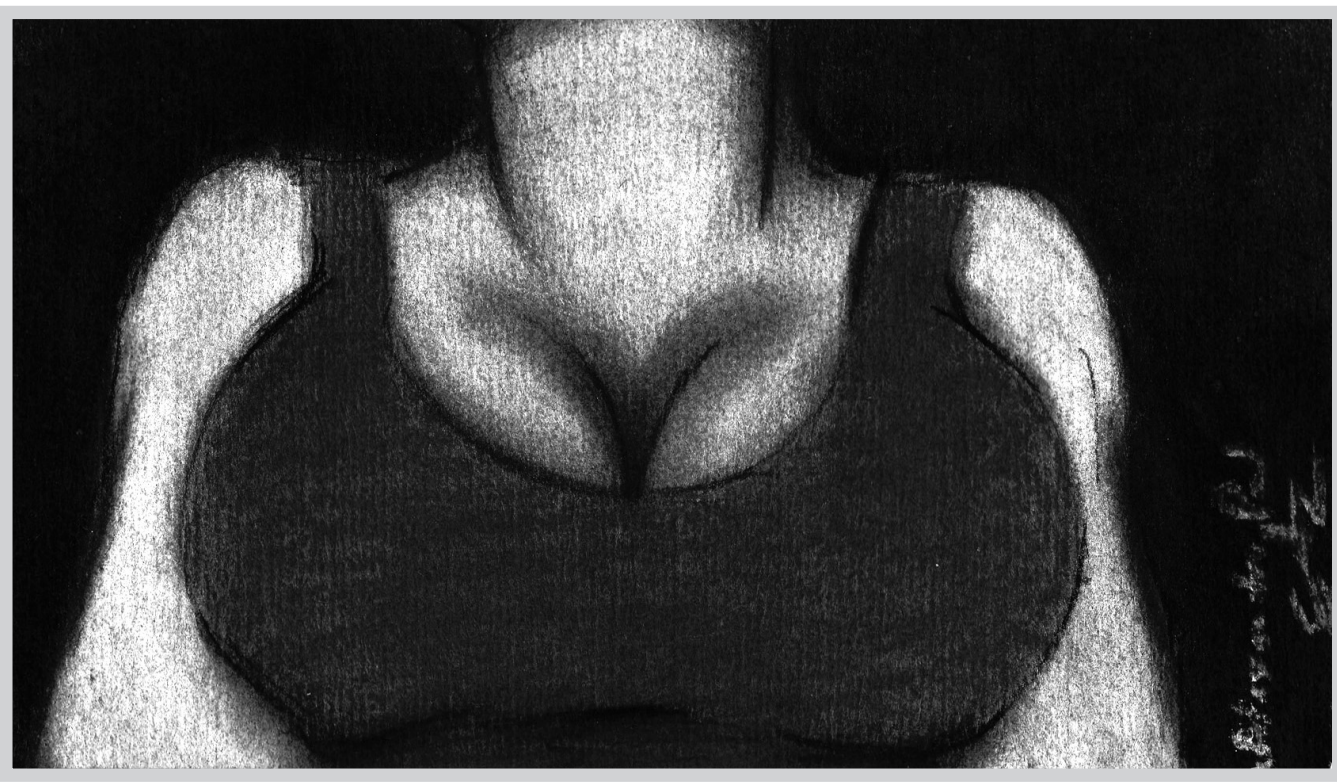


ILLUSTRATION : ALEXANDRE PAUL SAMAK

« Je veux qu'on agisse [...] et que la mort me trouve plantant mes choux, mais nonchalant d'elle, et encore plus de mon jardin imparfait. »
– Montaigne, *Essais*, Livre I, chapitre XX, PUF

Il manque de champignons. L'application du règne gouverne. On ne fait qu'assainir. Il n'y a plus de rouille. L'embourgeoisement exige le néant. Le vide envahit. La communauté. Le reste. Enfin. Saint-Denis et Saint-Laurent et Mont-Royal empestent la propreté. Papineau, mon amour ! C'est l'insidieuse communauté juridique qui nous unit et paradoxalement nous désunit surtout dans les litiges. Dans tout le processus d'aseptisation régissant nos vies (pas de vélo dans le métro, pas de clope à la *shop*, pas de pleurs quel malheur !) nous oublions souvent la possibilité de la putréfaction (vomi, manie, bleu et vert, champignons, myxomycètes), ce qui n'exclut pas que la pourriture est là. Interagissant ou plutôt *interagissant* avec des lieux sans rancissement, des lieux linéaires sans cavité sans racoin, sans mousse, sans zygomycète, nous continuons la signature de notre arrêt de mort, nous chevauchons les vecteurs établis, nous roulons sur la rue et dormons dans des lits ; et gaspillant notre vie d'avant cercueil avec le seul but de ne pas être contaminé. *Interréagissant* avec l'humain en l'humiliant normativement d'un regard, on efface le goût, on sème le désert atomisé, on tue des germes et on augmente la production.

La pourriture contre la loi : ce serait vider le sac et le ressac de la caque du contrôle insidieux des jours-ci. Je propose : quelqu'un transgresse ? Offrez-lui un champignon bien pourri. Lichez le ranci. Baignez-vous dans la gangrène. On fume avec les policiers, et on achète des matelas pleins de germes, on mange de la viande crue et on cesse d'aimer le soleil. Autrement dit, Sophocle dit : *« Ayant tous les chemins, sans chemin il marche vers rien. »*

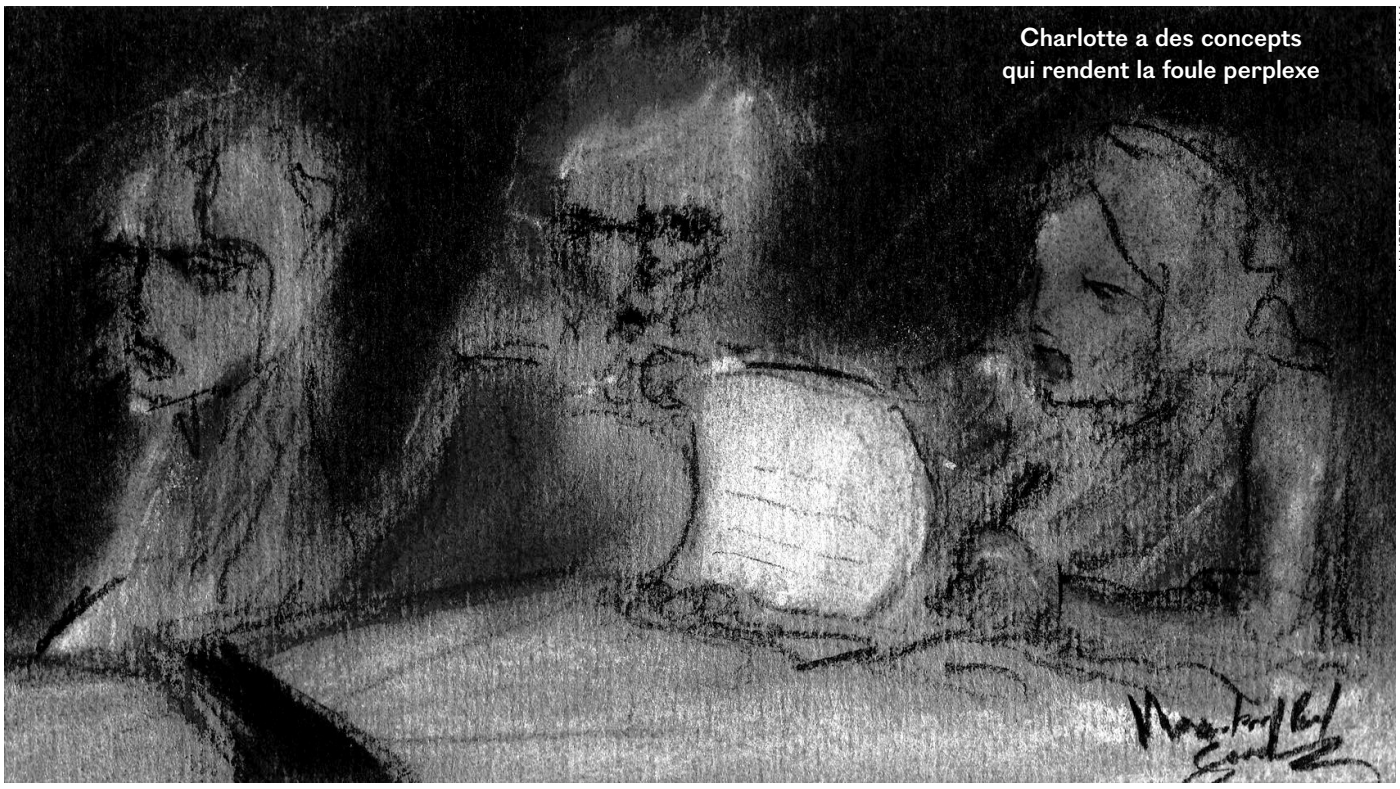
La pourriture contre le charme ? C'est la même logique. Dégoûtant. Parfois en errant sur cet endroit qui semble être une vieille gare mythique que l'on a nommée donc qui n'existe plus, on se croit dans un film porno. Manque de désir. Lourdeur des corps. Impossibilité du charme. Onanisme oculaire. Regard fixant qu'arrivé fuyant sur un autre ailleurs de l'autre aussitôt agitant qu'éteint et arrivé que disparu aussitôt nommé qu'exorcisé donc aussitôt là qu'à jamais inefficace. Le « chacun à sa place », le « chacun dans son trou d'eau sombre » dans lequel il stagne depuis des années. Eau distillée ! Le charme est putrescible, comme toute chose bonne. Sans pourriture, pas de charme. Fausses lanternes, fausse lumière, faux trompe-l'œil, faux seins faux mâles. Évidemment : pas de pourriture.

La pourriture et la vie. C'est encore tout ça qui me manque. Et la vie encore manque de pourriture drôlement. Nous qui fûmes élevés dans le rejet total de la putrescence, nous commençons à peine à comprendre ce qu'impliquerait un monde plein de pourriture. Or, sans pourriture, pas de vie. ✻

VINCENT RIENDEAU

CHAPITRE IV LITTÉRATURE ET FIN DU MONDE

Bordel de printemps



Charlotte a des concepts qui rendent la foule perplexe

ILLUSTRATION : ALEXANDRE PAUL SAMAK

« J'*aurais envie de parler de saleté* », me lance un énergumène peu loquace en sortant du Barraca, bar prototypique de la rue Mont-Royal. Alors que tout le monde pense à faire son ménage de printemps, moi, j'ai envie de sale et de bordel. Communion fugace, je voudrais le retenir, lui demander son signe astrologique, son numéro de téléphone, son opinion sur les mojitos doubles du bar. Déjà l'air chaud de la nuit l'emporte, alors que, sans le savoir, par une fulgurante association d'idées, ce perspicace locuteur vient d'expliquer en une maxime percutante mon intense plaisir à imaginer Elizabeth Bennet vis-à-vis d'un infect zombie.

L'idée d'injecter un peu de junk *dans nos classiques les plus statufiés est terriblement séduisante*

Au printemps dernier, Seth Grahame-Smith mettait le projet à exécution : 15 % de matière zombifiante et 85 % de pure Jane Austen dans *Orgueil et préjugés et zombies*. Depuis, il a récidivé, amalgamant diverses monstruosités et les fameuses et proprettes demoiselles prévictoriennes. Le projet, véritable petit phénomène d'édition, confirme une réflexion récurrente à travers la planète littéraire selon laquelle — à part la nouvelle orthographe et le livre électronique — la littérature n'a plus rien à nous offrir : tout a été fait, tout a été dit. Ne me contredisez pas, mieux vaut faire comme si c'était vrai si vous voulez découvrir les conséquences de cette brutale assertion.

Bouillie littéraire

La serveuse du Barraca vérifie toutes les dix secondes que nous occupons bien toutes les chaises que nous encombrons de nos bras et de nos manteaux, menaçant de nous les retirer. Si elle n'était pas si occupée à gérer le mobilier, je lui aurais demandé : *« Que saliriez-vous comme œuvre, Mademoiselle ? »* Elle aurait sûrement fantasmé avec nous : Emma Bovary[1] se faisant manger par Hulk pendant qu'elle chiale ou Batman assassinant Raskolnikov[2] en venant à l'aide de Robin. L'idée d'injecter un peu de *junk* dans nos classiques les plus statufiés est terriblement séduisante. D'ailleurs, c'est assez usité avec la musique. On s'imagine facilement « Copacabana » de Barry Manilow dans une version hip-hop *trash* par Akon et Lil Wayne. Pourquoi ne pas créer plus souvent ce genre d'univers composite en littérature ?

Comme un seul cerveau, on remédie à la situation. Nos imaginations débridées s'emballent (parfois interrompues par la serveuse *control freak*), et surgissent tantôt Zola, tantôt *Sesame Street* pour des dialogues édifiants. À table, coup sur coup *Michel Strogoff* (1876) de Jules Verne et *En attendant Godot* (1952) de Samuel Beckett sont catapultés des bouches d'anciens étudiants traumatisés (sans doute torturés). Jules Vernes est assailli de Ewoks[3]. Les similis-ours en peluche issus du *Retour du Jedi* (1983) affrontent le froid sibérien aux côtés de Michel Strogoff. On suggère que Vladimir et Estragon fassent la très sensuelle rencontre de Mitsou et de Jacques Villeneuve. Le choix du Ewok ne fait pas l'unanimité, mais tout le monde se figure très bien Mitsou conversant avec Vladimir et Estragon qui tentent d'exposer la profonde absurdité de l'existence. Jacques Villeneuve chante « Bye bye mon cowboy » tout près.

Les individus qui participent à ces barbarismes littéraires prennent des libertés grandissantes plus la soirée avance. Aux douze coups de minuit, Gerry Boulet[4], les Power Rangers[5], Oprah Winfrey[6] et Janine Sutto[7] (chacun nos monstres) côtoient Jésus[8], Dante[9] et le comte de Monte-Cristo[10] dans le Bas-Saint-Laurent. Écrivains généralistes, nous avons trouvé le créneau à exploiter. Arrêtez d'inventer, il faut dériver. Pendant que j'ai cette brillante réflexion, Jean-Pascal pense à toutes les œuvres dans lesquelles on pourrait introduire des poulets. *« Des poulets ? C'est pas effrayant du tout un poulet »*, prononçai-je négligemment. Évidemment, une horde de poulets belliqueux commandée par la serveuse se dirige furieusement vers nous. Raison de plus pour sortir du Barraca. ✻

CHARLOTTE BIRON

1. *Madame Bovary* (1857) de Gustave Flaubert est reconnue pour être particulièrement peu appréciée par les étudiants dans plusieurs pays ayant le français en partage.
2. Assassin dans *Crime et châtiment* (1866) de Fedor Dostoïevski.
3. Les Ewoks sont des petites créatures qui luttent auprès de Luke Skywalker contre Darth Vader dans *Star Wars*. Ils combattent le côté obscur de la Force. Ils sont très puissants malgré leur apparente chétivité, parce qu'ils sont gentils, généreux et sensibles. Ce sont ces armes puissantes qui leur permettront de vaincre les ennemis des Jedi.
4. (1946-1990) Icône incontournable des grands classiques du rock québécois.
5. Créés en 1993, ils affrontent des méchants en costume de couleurs différentes.
6. (1954-) Femme talk-show.
7. (1921-) Figure marquante du milieu culturel québécois.
8. Est ressuscité il y a deux semaines.
9. Poète mort.
10. Personnage du livre éponyme (1844) d'Alexandre Dumas.

CHAPITRE V

Rencontre professionnelle au Barraca

QUARTIER L!BRE était là

L'idée : faire une soirée où l'on discute culture. Une dizaine de personnes, collaborateurs du *Quartier Libre*, se sont réunies le lundi 5 avril au Barraca, rue Mont-Royal, avec comme secrète mission de réaliser un article pour le chef d'orchestre, De la France, chef de pupitre section culture. Résumé.

L'ambiance est morne. Des problèmes internes plombent l'atmosphère, et tout le monde est cassé. Les mojitos à 7 $ sont savoureux, mais coûteux. Rapidement, Vincent Riendeau, ancien correcteur, quitte en volant une clope. *« Honnêtement, j'étais dégoûté en rentrant ici. La place, la serveuse, le monde, je n'avais rien à dire. Je suis un peu amer. »*

Deux clans se forment. Les dames au fond, les hommes et les deux littéraires près de la vitrine. On parle d'ambiance de fin de monde. Est-ce que l'UdeM doit tout faire péter pour mieux recommencer ? Onze heures : Charlotte Biron évoque son article à rédiger, et se lève pour quitter. Toutefois, elle apprend que son interlocutrice n'est nulle autre que Christine Berger. Son admiration pour la pigiste vedette la retient. *« Ce n'est pas vrai. En fait, c'est pour la faire participer à mon projet. Je voulais qu'elle écrive ses idées avant de partir »*, affirme Mlle Biron.

Fin de soirée boucanée

Les fumeurs sortent pour consumer leur drogue. À l'intérieur, la serveuse souhaite enlever une table au groupe. *« Normalement, c'est quatre par table. »* Elle tente ensuite de vendre de l'alcool sous pression. *« Il faut boire pour rester. »* Christine Berger s'en offusque. *« Je vais acheter mon mojito au bar. Je n'aime pas laisser du* tip *aux mauvaises serveuses, mais je n'aime pas ne pas laisser de* tip. *Ça me donne mal à ma conscience. »*

L'hôte de la soirée abuse des mojitos. *« Y me reste juste 22 piasses, je sais pas comment je vais passer la semaine. Au pire, j'appellerai ma mère. Je sais que ce n'est pas très digne à 26 ans, mais qu'est-ce que tu veux.* Il regarde la serveuse. *Un autre mojito. »*

La soirée avance, les gens quittent peu à peu. À 1 h 20, les derniers courageux prennent le chemin du retour.

Rumeur à démentir : il n'y a pas eu de légion de poulets. Rigueur. ✻

CHARLES LECAVALIER

Sudoku

9					7		1	4
1					5			
		8	3			6		
8	7					1		
				2				
		3					4	8
		5			3	9		
			2					5
2	1		6					3

Solutions sur quartierlibre.ca

© 2008 PageFiller Ltd and Associates www.pagefiller.com

AGENDA DU MUR MITOYEN

ÉVÈNEMENTS À NE PAS MANQUER

CAMPUS

LA COHABITATION DE DIVERSES FORMES D'ORGANISATION POLITIQUE DANS LES SOCIÉTÉS CONTEMPORAINES

Même en Occident, force est de constater que le politique reste influencé par des formes de pouvoir qui ne sont pas nécessairement compatibles avec l'idée de la modernité : la religion, la parenté, la stratification basée sur l'âge, les hiérarchies fondées sur le sexe. À partir d'exemples concrets, nous allons explorer la portée et la profondeur de ces cohabitations et leurs impacts sur la géopolitique contemporaine.

Mercredi 14 avril, 19 h 30

Pavillon 3200 Jean-Brillant (détails sur inscription auprès des Belles Soirées)

CULTURE

OUMAR NDIAYE XOLUSMAN

Avec sa guitare folk et sa voie légère, le Sénégalais Oumar Ndiaye a créé l'african feeling sound, un style de musique acoustique qui mêle les rythmes sérères et wolof avec les mélodies Fouta.

Vendredi 16 avril, 21 h

Les Bobards, 4328, boul. St-Laurent

SOCIÉTÉ

LA SOUVERAINETÉ COMME PROJET

Table ronde avec Charles Castonguay, Micheline Labelle, Jean-Philippe Warren. La question de la souveraineté est au cœur de la vie politique québécoise. Dans une perspective émancipatrice, comment penser les enjeux relatifs à la langue, à l'identité et aux luttes sociales en tenant compte du contexte de la globalisation néolibérale ? Cette soirée tentera d'inscrire le débat sur la souveraineté dans l'optique d'un projet de citoyenneté qui prend le parti de la justice sociale et du pluralisme.

Lundi 19 avril, 19 h

Maison Bellarmin, 25, rue Jarry Ouest

Consultez les détails de ces événements en ligne : http://mur.mitoyen.net/quartierlibre

L'agenda du Quartier Libre est présenté par le Mur Mitoyen.

LE MUR MITOYEN
calendrier montréalais

Groupes contingentés à 25 étudiants

L'E.I.Z est accréditée par la SOFEDUC

ÉCOLE INTERNATIONALE DE ZOOTHÉRAPIE INC.

LA SEULE FORMATION APPROFONDIE PROFESSIONNELLE EN ZOOTHÉRAPIE AU CANADA
COURS DÉLIVRÉS À L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Formation professionnelle spécialisée

* * *

Taux de Placement moyen de 74 %

* * *

Accès aux Études Universitaires possible

* * *

Formation de base incluant le travail avec les chiens, les chevaux, les chats et les oiseaux

560 heures de formation

Vous aimez les animaux, vous vous passionnez pour la psycho

Devenez zoothérapeute

CONTACTS

(514) 485-9480 • www.zootherapie.ca

• MT76111

L'HOROSCOPE 2010

DE MADAME **COYOTE BIBOP**

- Le jour où ils sauront s'exprimer, je les écouterai… peut-être.
- Connaîs pas, mais j'aime la corrida.
- Côté pile ou face ? NON. Toujours sur le fil. Je vais finir par me couper.
- Trop hypocondriaque pour considérer ce signe.
- Trop de lumière, je ferme le store.
- On les aime avec ou sans raison. Que sont-elles devenues ?
- Tares ou tarés : choisissez avec ou sans accent.
- Vous me piquerez jamais, votre dard est trop… je le cherche encore.
- Mon père, ce héros.
- Jaloux, envieux… Faut les aider.
- Nés pour fuir.
- Vous qui êtes moi : vous me pétez les couilles.

ÉCOLE DES MAÎTRES

Cours de formation
Barman (aid) et serveur
Rabais étudiant
Référence emplois
514-849-2828
Inscription en ligne
www.bartend.ca

AVIS DE CONVOCATION

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES MEMBRES

Mercredi 14 avril 2010
Local B-3255

Pavillon Jean-Brillant

11 h 45

LA RADIO DES ÉTUDIANTS ET ÉTUDIANTES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

TA RADIO
CISM893.CA

CHAPITRE VI

THÉÂTRE

Voici l'histoire des corps

Un bar, c'est comme un petit théâtre. Ce soir au Barraca, ce sera du théâtre muet, parce qu'il y a bien trop de sollicitations pour un lundi fatigué. L'essentiel du message de chacun se lit dans l'attitude, alors pourquoi se forcer à écouter.

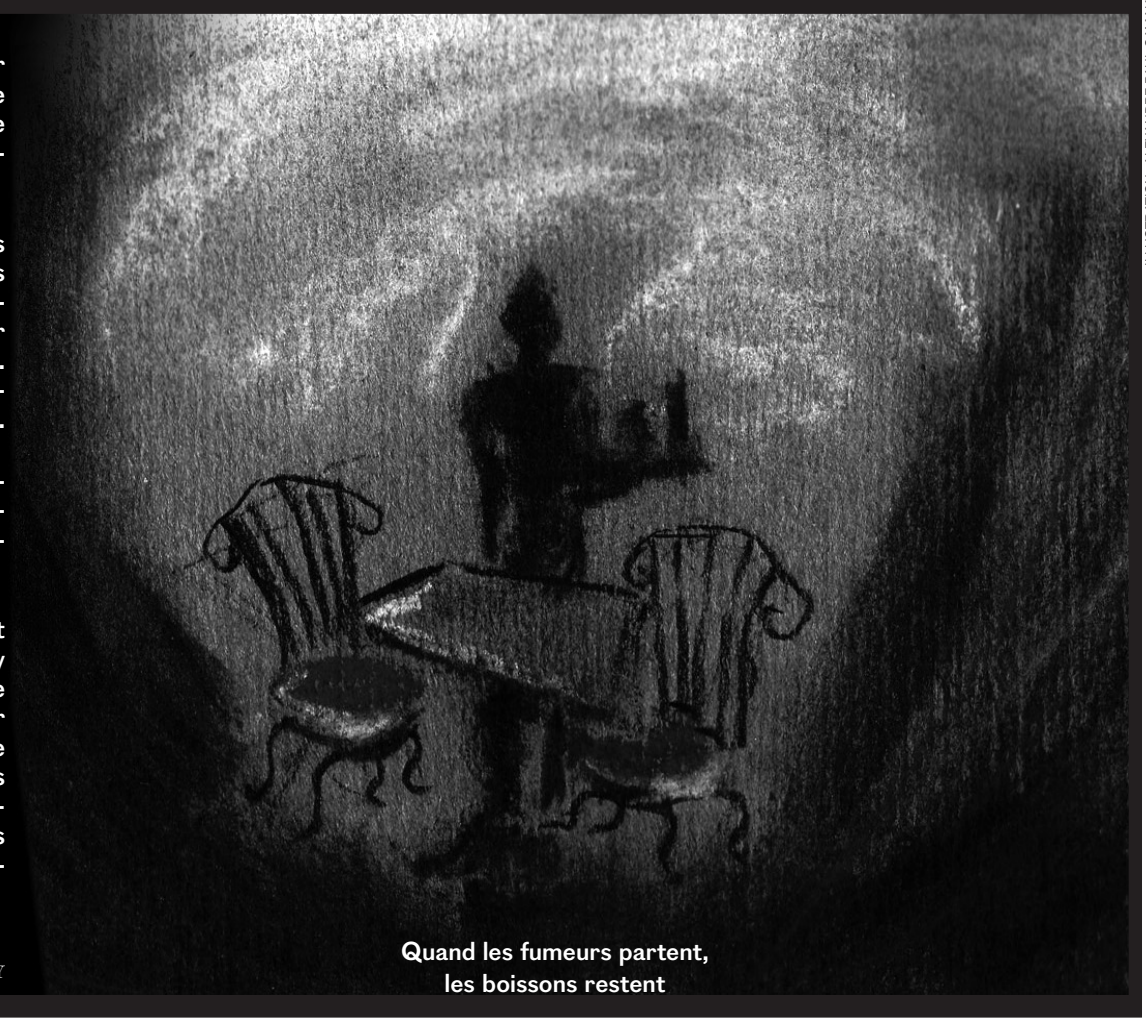
On dispose les tables en longueur. Un éphèbe propose d'illustrer cette soirée par une copie de la *Cène* de Leonardo Da Vinci. Cette vision de nous-mêmes, statiques, convaincus et silencieux me remplit de sérénité. Sensation brisée immédiatement par le metteur en scène de cette soirée, Jean-Pascal DE LA France.

Le tyran veut des bacchanales, que j'engloutisse et vomisse mots et mojitos. Il veut construire une *« plotte de menthe »*, mille délices culturels, touffes érotiques, parfums sauvages. Ses bras verdoyants s'allongent, m'interpellent : je suis leurs extrémités pour m'hypnotiser, oublier leur virulence et n'y voir qu'un bercement. J'ai trouvé ma fonction. Je serai Mont de Récalcitrance. Puissiez-vous pousser sur mes flancs, je ne saurais être utile à rien d'autre.

Un nez offusqué m'assaille. En d'autres circonstances, je jouerais volontiers avec toi, mais je suis présentement dans l'incapacité de me mouvoir. Il te faudra te contenter de ce masque mi-attentif, mi-amusé que je porte les mauvais soirs.

Dans la nuit de nos incertitudes, deux yeux se perdent, cherchant des réponses en suivant l'animation. D'autres, plus pâles, s'y accrochent pour ne pas disparaître dans le sommeil. Chère petite chose, c'est faux ce que l'on t'a raconté pour t'effrayer : dormir n'est pas mourir. Regarde comme je suis paisible. Tu crois que je suis là, que j'écoute. Tu n'entends pas mon ronron. Vibrations régulières. Souffles chauds. Demain, nous renaîtrons. Ma carapace de bouette et de feuilles mortes se fendra, des rivières emporteront des pans de croûtes entiers. La peau, nue, respirera. Tout l'été, nous serons délices mentholés. ✻

CONSTANCE TABARY



Quand les fumeurs partent, les boissons restent

ILLUSTRATION : ALEXANDRE PAUL SAMAK

EXCIPIT

Lecteur, ne tourne pas la page !

Lecteur, il faut que je t'avoue quelque chose. Je n'aime pas particulièrement les chiens, mais je partage avec eux cette aptitude à renifler. J'ai un odorat surdéveloppé, je n'y peux rien, je te sens, lecteur. Et à cet instant X, je te sens perplexe. Un brin dépassé par la complexité spirituelle d'une bande d'étudiants que tout assaille. À la lecture de ces cinq pages, tu t'es souvent demandé où se trouvait la frontière entre « l'éclair de génie » et le « n'importe quoi ».

Cette interrogation a eu des conséquences fâcheuses sur le déroulement de ta journée. Distrait, tu as mis trop de crème dans ton café, tu as raté ta station de métro. Tu t'es appauvri aussi, car tu estimes avoir perdu 20 minutes à lire ces idioties, et tout le monde sait que le temps, c'est de l'argent. Tu songes donc à aller te plaindre au responsable. C'est tout à ton honneur, lecteur, de souligner cette faiblesse de contenu dans la section culture, quand tu aurais pu avoir un très sympathique « Top 5 des festivals à ne surtout pas rater cet été », ou une énième critique du film sur Gainsbourg qui dirait, comme toutes les autres, que la ressemblance entre l'homme à la tête de choux et l'acteur qui l'incarne est telllement déconcertante. Tu veux donc trouver le fautif, et je vais t'aider dans ta requête, lecteur.

C'est facile, l'impertinent en question s'est adonné à un plaidoyer en début de section. Il s'appelle Jean-Pascal « de » la France. J'ai volontairement mis la particule entre guillemets, car elle est artificielle, factice, rajoutée dans les méandres de l'adolescence. Peut-être qu'il est schizophrène ou qu'il souffre d'un complexe d'infériorité, arguments que tu pourras faire valoir lors de l'échange verbal que tu auras avec lui. Tu pourras aussi arguer que c'est trop facile d'enivrer ses collaborateurs pour les faire écrire. Passé deux Mojitos, tout le monde peut avoir un style littéraire fabuleux. Sauf que.

Sauf que, lecteur, tu te rendras vite compte que, sous ses airs faussement désinvoltes, JPDLF sait exactement où il mène son équipe. Arrogant et obsédé, il prend la Culture avec un grand Q. Flamenco, Pourriture, Zombies, Rio, tout est sujet à création. Il laisse à *Voir, Nightlife* et autres cahiers « Arts et spectacles » de *La Presse* le soin de t'informer. Il s'arroge le droit de te divertir, de te titiller, de t'insurger. De te faire réfléchir.

Lecteur, je n'ai pas été tout à fait honnête avec toi. Si je t'ai pris par la main pour décrypter les choix éditoriaux de l'équipe de rédaction de *Quartier Libre,* c'est aussi parce qu'en tant que future rédactrice en chef, ces choix dépendront en grande partie de moi l'an prochain. Et qu'à défaut de les valider, je voudrais que tu les comprennes. Récemment j'ai réalisé que chaque section de ton journal devait avoir une forte personnalité. De l'enquête en Campus, des histoires de vie et d'endroits en Société-Monde, de la créativité en Culture. Nous n'essaierons pas d'avoir des A+ en concurrençant les gros. Nous sommes ailleurs, nous sommes votre journal étudiant, nous sommes *Quartier Libre*.

Et puisqu'on peut être marginal tout en restant traditionnel par moment, je tenais à saluer le travail de votre rédactrice en chef Constance Tabary et de son équipe qui ont ressuscité une qualité tombée en désuétude ces temps-ci : l'audace. ✻

LESLIE DOUMERC

LE BALUCHON

LE SERVICE DE HALTE-GARDERIE DE LA FAECUM

La halte-garderie de la FAÉCUM Le Baluchon est un service de garde destiné aux enfants de 4 mois à 5 ans. Ce projet a été mis sur pied par la FAÉCUM, en collaboration avec l'Université de Montréal, afin d'offrir une alternative pratique aux étudiants-parents.

Elle accueille maintenant exclusivement les enfants des étudiants-parents de l'Université de Montréal du lundi au jeudi, de 7 h 30 à 19 h 30 et le vendredi de 7 h 30 à 16 h 30.

Inscription
session d'été 2010

Réinscription : 19 et 20 avril
Nouvelle inscription : 21 et 22 avril

Pour en savoir plus, contactez Anne Lessard, directrice du Baluchon.
3333, ch. Côte-Sainte-Catherine (coin Decelles)
Téléphone : 514 340-0440
Courriel : info@faecum.qc.ca

FAÉCUM
www.faecum.qc.ca

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*